

La Presse

disques

livres

vidéos

jeux télévision

Desjardins

fait Boom Boom

La parenthèse Abbittibbi fermée, Richard Desjardins se retrouve solo. De retour à l'établi, il a concocté *Boom Boom*, son nouvel album qui sort mardi. *Boom Boom* comme le cœur qui cogne, *Boom Boom* comme la bombe. **Alain Brunet** a rencontré «le Woodie Guthrie de l'Amérique francophone», toujours cool... et toujours en colère! «Y'a comme une exaspération par rapport à l'époque...» Aux premiers jours du post-partum, Desjardins ne parle pas de ses mots mais de sa démarche et de ceux qui l'ont entouré pour la conception et la réalisation de ce disque «mi-guitare, mi-piano». *Boom Boom* n'aura peut-être pas l'effet de *Tu m'aimes-tu?* mais la pérennité de Desjardins dans le paysage poético-chansonnier est confirmée.



Page B7

La culture à la maison

télévision

Sophie qui?

La nouvelle étoile montante de Télé-Québec est une parfaite inconnue douée... qui a de la gueule. Un portrait-entrevue de Sophie Durocher par Suzanne Colpron.



page B3

jeux

Starcraft

En tête du Top Ten américain des jeux depuis 20 semaines, *Starcraft* est bien placé pour succéder à *Diablo* et *Warcraft*, deux rejets de la même écurie, au titre de jeu de l'année.

page B8

vidéo

Les héros de la télé

L'automne, la saison des sorties en masse dans les clubs vidéo, est cette année l'occasion d'une invasion d'émissions et de séries provenant du petit écran. De bien beaux souvenirs!



page B8

Réincarnerez-vous, qu'ils disaient!

Le «gourou des flyés», Jacques Languirand, est en réalité un personnage fort complexe que décrit bien une biographie signée Claude Paquette.

★★★

LANGUIRAND, Claude Paquette
Libre Expression, 277 pages.



MARIO ROY

Jacques Languirand confesse trois défauts: «Je suis végétarien: ça dérange souvent mes invités. Je suis féministe, ce qui, parfois, déplaît même aux femmes. Et je suis réincarnationniste!» Éclat de rire que l'on connaît, homérique — les vastes rires sont toujours homériques, comme les tribuns redoutables, les peuples fiers et hospitaliers, les paysages bucoliques...

S'il a «défroqué» du Nouvel Âge, comme on l'écrit dans la biographie qui lui est consacrée, Languirand demeure néanmoins convaincu que chacun décide de naître, plusieurs fois peut-être; que la conscience précède et suit l'existence physique.

Il dit:

«Oui, on choisit de naître: la lutte des spermatozoïdes pour féconder l'ovule est une dure bataille qu'un seul remportera. Une naissance est donc avant tout une grande victoire, le résultat d'une terrible détermination. Après, il faut vivre avec ça... Mais, au bout du compte, je conseillerais à quiconque de s'incarner!»

Re-rire de la sorte que vous savez.

On peut considérer la boutade comme une profession de foi. «Je me suis réconcilié avec la vie. C'est une acceptation totale. Et si j'étais Dieu, finalement, je ne changerais rien à ce qui existe», dit-il encore. Cela est d'autant plus remarquable que, sa vie, Jacques Languirand l'a menée depuis 67 ans de façon absolument intense, explorant tous les extrêmes, connaissant le doute, l'échec, le malheur, la

peur de la folie, l'angoisse de la mort.

Le lecteur rencontrera tout cela dans la biographie que lui consacre Claude Paquette et qui sera officiellement lancée demain. Paquette est ce prolifique auteur qui, il y a un an, a signé une biographie — plutôt moyenne — d'Yvon Deschamps. Question de chimie, peut-être, ou les deux, il réussit mieux avec Languirand, accouchant cette fois d'un récit structuré, à la fois généreux mais sans excessive complaisance, où les faits et les émotions prennent leur juste place. Ni trop ni pas assez.

«Une biographie, c'est toute

une aventure...» dit le sujet de l'ouvrage. «C'est un acte de modestie, au fond. On est forcé de regarder ses erreurs, de faire face aux choses qu'on a occultées. Il y a aussi des trouvailles que l'on est content de voir ressurgir!»

Dans *Languirand*, on verra donc Languirand... décider de naître (le 1er mai 1931, jour même où fut inauguré l'Empire State Building, l'un de ses fétiches), connaître une adolescence un peu tumultueuse, séjourner longuement à Paris, revenir au Québec, s'intéresser au théâtre, à la radio, au journalisme, au multimédia et à la télé, côtoyer Hubert Aquin et René Lévesque, entretenir des relations difficiles avec son père, donner à deux êtres humains l'opportunité de décider de naître à leur tour. Enfin, plonger dans l'expérience des drogues hallucinogènes et de l'érotisme pour devenir ce que Paquette appelle «le gourou des flyés».

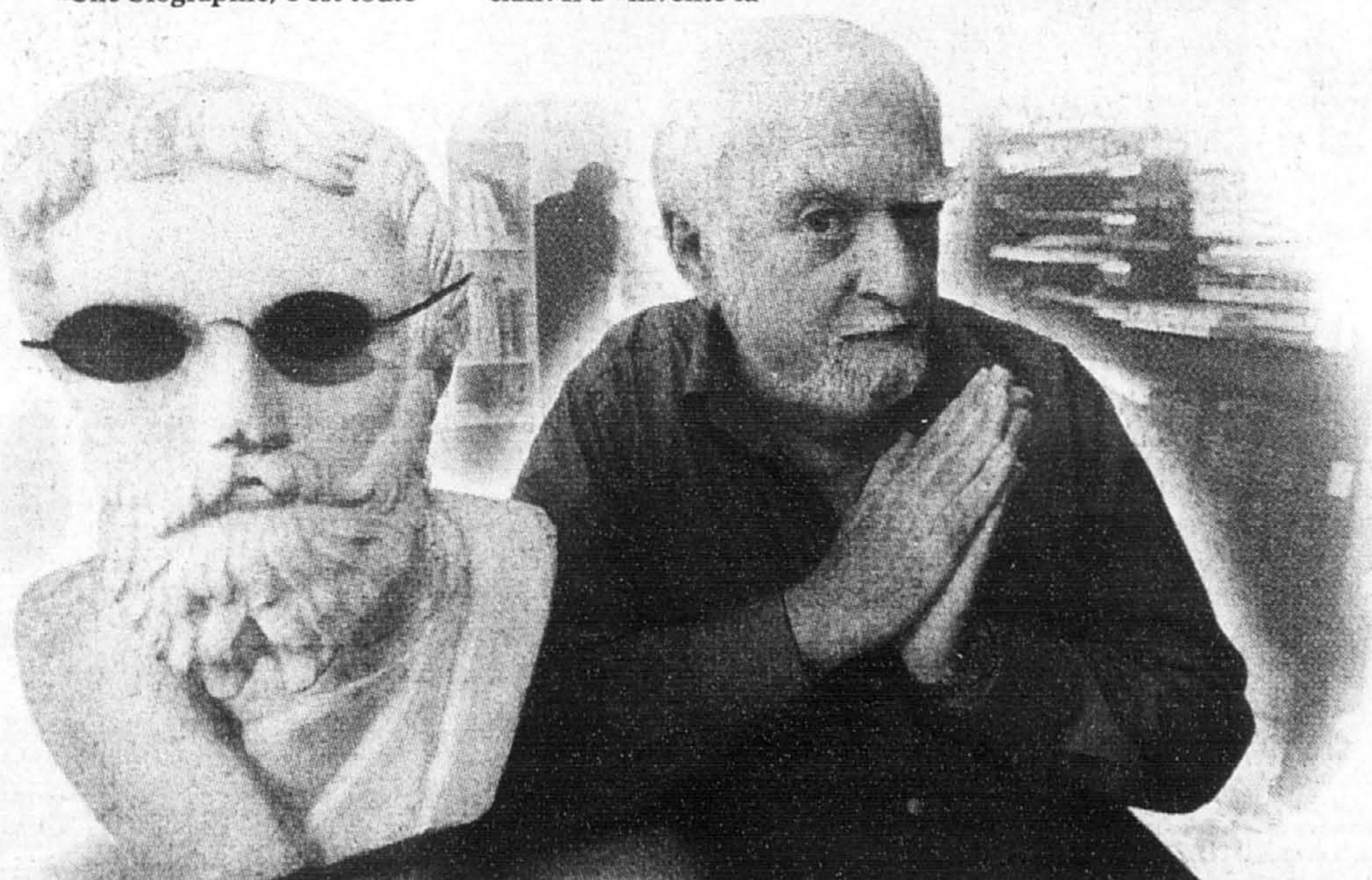
L'homme a tout fait, c'est clair. Il a «inventé la

polyvalence», écrit l'auteur, qui ajoute que Languirand, en somme, «digère de l'information pour les autres». Le principal intéressé commente: «En fait, toutes ces choses ont un point commun: la communication. Au fond, je suis un enseignant.»

Et le fait de prendre de l'âge n'a pas éteint sa curiosité. Il n'y a qu'à voir.

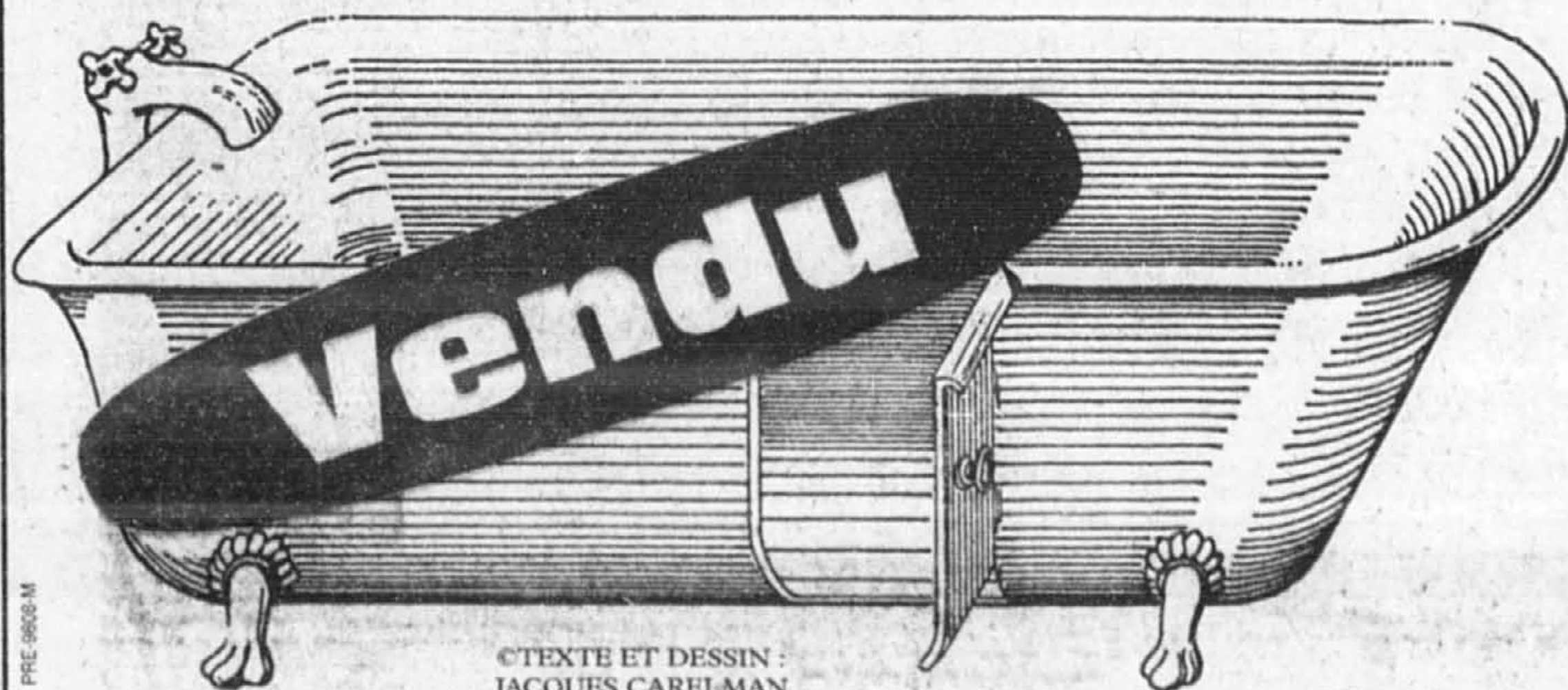
Sa demeure, chaleureuse, lumineuse, vaste, s'étirant sur quatre niveaux, abrite ce qu'il appelle l'«usine», une pièce aux formes incertaines dans laquelle on trouve des montagnes de livres et de magazines, des machins et des bibelots, un buste de Démocrite (*des atomes évoluant dans un vide infini...*), quatre ou cinq ordinateurs et, travaillant au milieu de fouillis organisé, ses deux enfants, Martine et Pascal, ainsi que sa nouvelle compagne, Nicole Dumais — ils vont se marier le 10 octobre!

Voir LANGUIRAND page B2



Jacques Languirand dans son «usine», devisant avec le fantôme de Démocrite...

Photo: Alain Roberte / graphisme: Catherine Bernard



©TEXTE ET DESSIN:
JACQUES CARELMAN

Tout se trouve, tout se vend.

Les petites annonces

La Presse

285-7111

BAIGNOIRE
À PORTIÈRE
Évite d'enjamber la
baignoire pour y entrer.
(Brevet G. de Pawlowski)

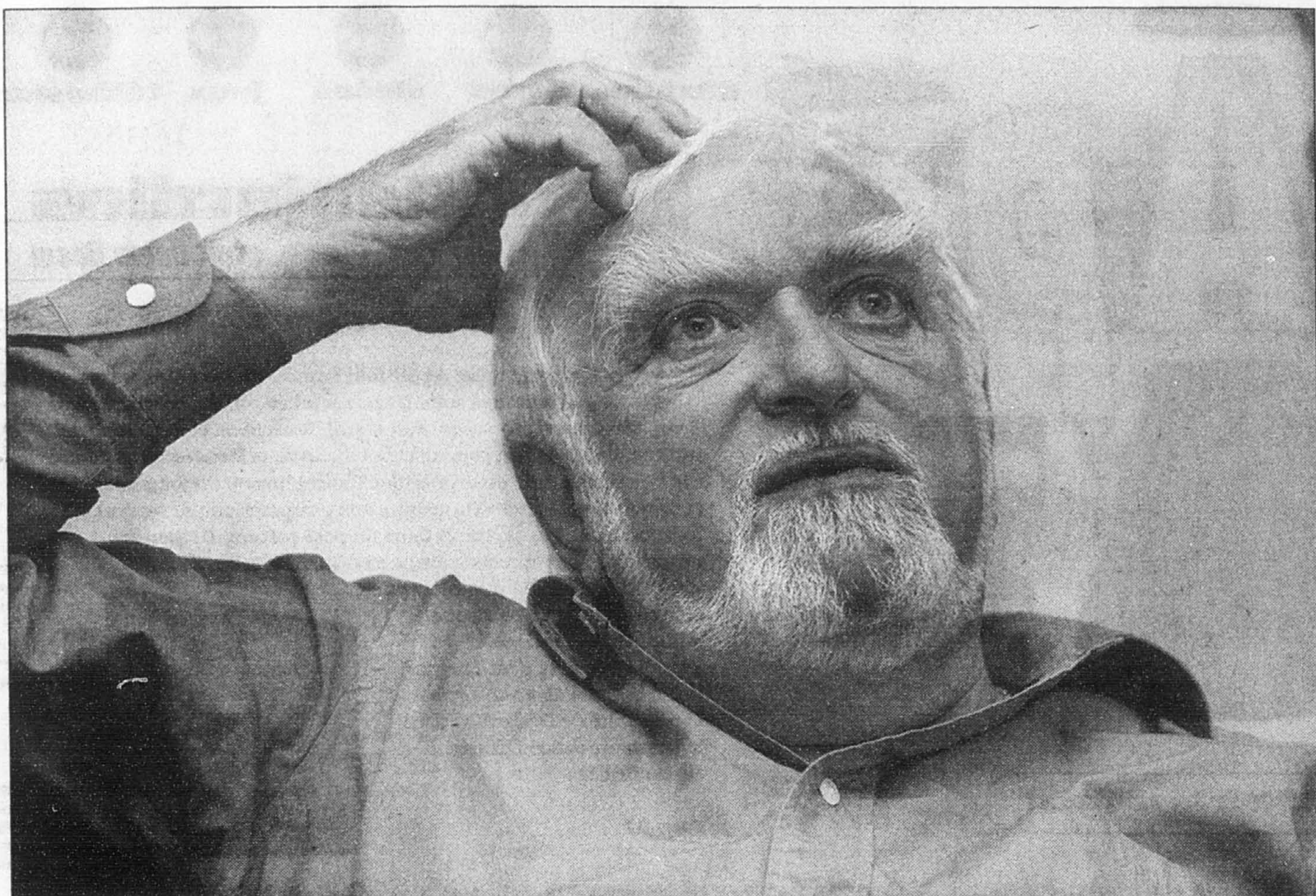


PHOTO ALAIN ROBERGE / La Presse

RéincarneZ-vous, qu'ils disaient!

Et dans la vraie vie ?

« Ah ! C'est la seule grande question ! » Il fait une longue pause, soudain très sérieux. « Le seul sens qu'on puisse donner à la vie, c'est d'éveiller la conscience en soi. On peut y arriver par la réflexion et l'étude. Mais je ne suis pas très doué pour ça ! (rire) Alors j'y suis allé par l'expérience et la souffrance... » Cette souffrance, on la vivra au fil des pages du livre de Paquette. La douleur de la mésestime avec le père ; la peine que l'on éprouve à faire du mal aux êtres chers, même involontairement, même sans méchanceté ; le déchirement de perdre l'épouse, Yolande, après des décennies que le couple a

« L'homme pourrait se détruire en détruisant son environnement.

Jamais elle ne s'approchera.
Cybèle a un peu peur des êtres humains.

Des parcours à travers des lieux de Venise, particulièrement significatifs de la vie de Casanova, comme le Palazzo Ducale où il fut emprisonné plus d'un an pour impiété et magie et dont il réussit à s'échapper en 1756, sont également proposés aux visiteurs. L'exposition doit prendre fin le 10 janvier.

CÂBLE: A & E = ARTS AND ENTERTAINMENT - CÂBLE 9 V. = CÂBLE 9 VIDÉOTRON - CNN = NOUVELLES - DISC. = DISCOVERY - MM = MUCH MUSIC - MP = MUSIQUE PLUS - MMAX = MUSIMAX
NW = NEWSWORLD - RDI = RÉSEAU DE L'INFORMATION RDS = RÉSEAU DES SPORTS - TLC = THE LEARNING CHANNEL - TSN = THE SPORT NETWORK - TV5 = TÉLÉVISION INTERNATIONALE - YTV = YOUTH



Avec Sophie « qui », une émission culturelle rafraîchissante

SUZANNE COLPRON

« Sophie qui ? Durocher ? Connais pas. Jamais entendu ce nom », dit le monsieur assis à ma table, devant un verre de bière offert par la maison.

Nous sommes au café du Monument-National, boulevard Saint-Laurent, là où dans quelques instants Sophie « qui ? » Durocher fera son entrée. Ce soir, c'est son show. Comme tous les autres soirs de la semaine. Elle anime devant public *Les Choix de Sophie*, la nouvelle émission d'actualité culturelle de Télé-Québec, à 19 h. En direct.

Inconnue il y a une semaine à peine, cette journaliste de 32 ans, issue de la fournie de stagiaires de *La Presse* de 1988, se retrouve à la barre de l'émission phare de la grille 1998-1999 de Télé-Québec, remaniée de fond en comble par son nouvel homme fort, Mario Clément, « le beau directeur de la programmation », ainsi baptisé par ma collègue Louise Cousineau.

Surprise ? « Oui et non, répond la principale intéressée, à la fin de l'émission. J'aime le journalisme, j'aime la culture, j'aime la télé. C'est une job parfaite. »

Parfaite, oui. Si le monsieur ne connaît pas encore son nom, il ne tardera pas à l'apprendre. Sophie Durocher est à l'aise devant la caméra comme une enfant d'acteur. Les membres de l'équipe de production ont été séduits par son naturel, son énergie et son sourire. Des vingt candidates invitées à auditionner, le printemps dernier, elle s'est imposée dès les premières secondes.

« Un don comme ça, il n'y en a pas beaucoup. C'est rare », affirme Lynn Phaneuf, réalisatrice-coordonnatrice de cette émission quotidienne.

Avant de passer devant la caméra, l'animatrice jouait au producteur délégué depuis sept ans à *Scully rencontre* (SRC), *The World Show* (NewsWorld et PBS) et *Scully* (RDI). Auparavant, elle avait été journaliste et rédactrice au service des nouvelles télé de Radio-Canada. Elle a terminé une maîtrise en journalisme à la



PHOTO DENIS COURVILLE, La Presse
Sophie Durocher, en plein travail

Columbia University de New York et voyagé au Moyen-Orient, en Europe et en Amérique du Sud.

En plus de l'anglais et de l'espagnol qu'elle possède parfaitement, elle se débrouille en japonais et en italien.

Ce n'est pas un hasard si son nom et son visage sont inconnus du public. Le directeur de la programmation, Mario Clément, voulait une nouvelle tête. Rasle-bol des animatrices qui passent d'une émission à l'autre, d'un quiz à un téléroman, d'une station de télé à un poste de radio. Il voulait rajeunir l'image de Télé-Québec, désertée par les téléspectateurs depuis quelques années, et accentuer le

virage culturel de la chaîne. Un gros défi.

Les Choix de Sophie, une émission produite par Pixcom et diffusée en début de soirée, contre *Virginie* (SRC) et *La Poule aux oeufs d'or* (TVA), en est la preuve. Il y est question de culture, de culture et encore de culture.

« Il fallait avoir de l'audace, du courage et des couilles pour m'engager », admet la recrue.

L'émission est « branchée » et s'appuie sur environ 25 personnes, des employés réguliers et des pigistes. Rien à voir avec le vieux style du magazine culturel de Radio-Canada, *De bouche à oreille*, en ondes le dimanche. Le thème musical, signé Rudy Toussaint, emprunte des notes au flamenco et le décor du café du Monument-National a été entièrement repensé pour les besoins de l'émission.

Budget : de 20 000 \$ à 25 000 \$ par émission pour un total de 145 émissions par année.

On y présente tous les soirs des reportages, des entrevues et des prestations d'artistes. Il y a aussi des idées de sorties au Québec — toujours les mêmes suggestions depuis une semaine ! Il faudrait changer ces capsules insipides et superposer aux images des commentaires pour aiguiller les choix des téléspectateurs.

Cette émission pourrait ressembler à n'importe quelle autre émission culturelle, mais c'est différent. Les reportages sont bien ficelés, le montage est dynamique et la présentation visuelle, soignée. On invite des artistes qu'on ne voit pas ailleurs et qui, pour une rare fois à la télévision, ne sont pas là pour la « plogue ».

Le hic, c'est que le mandat du magazine est de parler de culture partout au Québec. Aux reportages réalisés à Montréal et à Québec s'ajoutent ceux qui proviennent des quatre coins de la province.

Intéressant, oui. Mais est-ce suffisant ? Peut-on être à la fois régional et retenir l'attention des téléspectateurs qui sont surtout concentrés dans la région montrealaise ? Ne risque-t-on pas de recréer l'impasse de *Québec plein écran*, l'émission d'information quotidienne qu'animait l'an dernier Anne-Marie Dussault sur cette même chaîne ?

Les choix de Suzanne

Ce soir, 20 h, SRC
La Nuit du déluge

■ Inspiré du spectacle *Déluge*, de la troupe de danse bien connue O Vertigo, ce film de Bernar Hébert avait reçu un accueil plutôt froid du public, à sa sortie, en 1996. Il avait toutefois récolté quatre nominations aux Génies et de bonnes critiques. C'est l'histoire d'une femme enceinte (Geneviève Rochette) enfermée dans une boîte par son père furieux et laissée à la dérive sur une rivière. Une oeuvre pas nécessairement facile. Amateurs de films d'action à la Schwarzenegger s'abstenir !

Ce soir, 20 h, TQ
Le plaisir croît avec l'usage

■ René-Richard Cyr signe la conception, la réalisation et l'animation de cette nouvelle émission qui se veut une solution de rechange aux *Beaux Dimanches*, dans le domaine des variétés. Ce soir, pour la première, l'invité est Anthony Kavanagh. Il nous fait partager ses goûts en musique, en danse et en humour. Toute la soirée tourne autour de ses coups de coeur.

Ce soir, 21 h 30, SRC
Vivre en musique

■ Marc-André Hamelin. Son nom vous dit quelque chose ? L'émission de ce soir vous permettra sans doute d'en apprendre plus sur ce pianiste québécois de 37 ans, l'un des plus importants de sa génération. Il vous recoit chez lui, à Philadelphie, en compagnie de sa femme, la soprano Jody Applebaum.

Lundi, 21 h 30, Canal vie
Devenir médecin

■ La BBC a filmé de 1984 à 1998 des étudiants en médecine. La série comprend 11 épisodes de 30 minutes tournés comme un téléroman. On nous montre les difficultés personnelles éprouvées par ces étudiants et l'énorme pression du milieu. Plus vrai que *E.R.* ! Ce soir, deux médecins sont attirés par la carrière de chirurgien. Mais Fey, mère de quatre enfants, réussira-t-elle à concilier son rôle de mère et ses ambitions professionnelles ?

Vendredi, 19 h 30, SRC
Kamikazes

■ Le caricaturiste de *La Presse*, Serge Chapleau, anime cette nouvelle émission lancée dans la controverse. La petite histoire : la LNI, qui présente *Improvisissimo*, une émission d'improvisation sur Télé-Québec, demande aux comédiens de refuser l'invitation de *Kamikazes*, à défaut de quoi ils se retrouveront sur une liste noire. La belle affaire ! Martin Petit, Pierre Brassard, Diane Lavallée, Michel Fortin, Michel Courtemanche et Bernard Fortin ont, semble-t-il, défié la LNI.

Les vedettes « cocoonent » high-tech

LUCIE LAVIGNE

collaboration spéciale

Au début de l'humanité, les stars (prenons Lucy et Cro-magnon), décompressaient simplement. En se payant un épisode de *Godzilla* en direct du balcon de leur grotte.

En 1998, les vedettes relaxent toujours. Ont encore besoin de se divertir. Sauf que, dans leur « grotte » 16 pièces-trois-portes-de-garage, c'est au son d'un lecteur DVD et face à un immense écran de cinéma maison qu'elles revoient *Jurassic Park*. Leur dernier stress ? Se retrouver parmi les 14 zapettes.

« Dès qu'une vedette entre dans le magasin, disons qu'il y a neuf chances sur 10 qu'elle vienne s'équiper pour du cinéma maison », jure Pascal Gaudreault, expert en cinéma maison chez KébecSon.

Des (gros) noms de clients déboulent parmi les chaînes hi-fi : Patrice L'Écuyer, Stéphane Rousseau, Bruny Surin, Patrick Huard, Denis Bouchard, Vincent Damphousse, François Massicotte, Jacques Duval, Stéphan Bureau, Rémy Girard sont tous des inconditionnels du cinéma maison. Le fin du fin en matière de « cocooning ». Une folie haute technologie qui fait toujours de plus en plus de disciples. Pardon. De maniaques. « Certains vont jusqu'à dépenser 150 000 \$ uniquement pour leur cinéma maison », confie l'employé.

La dernière drogue à faire saliver les techno-victims s'appelle le DVD (Digital Video Disk) ou vidéodisque numérique. Imaginez un disque compact, tout ce qu'il y a de plus traditionnel. Sauf qu'en le déposant sur son lecteur, c'est un film en anglais ou même postsynchronisé en français qui apparaît à l'écran. « C'est le truc à la mode actuellement ! » confirme Pascal Gaudreault, qui possède également deux salles de cinéma avec banque originale dans son sous-sol.

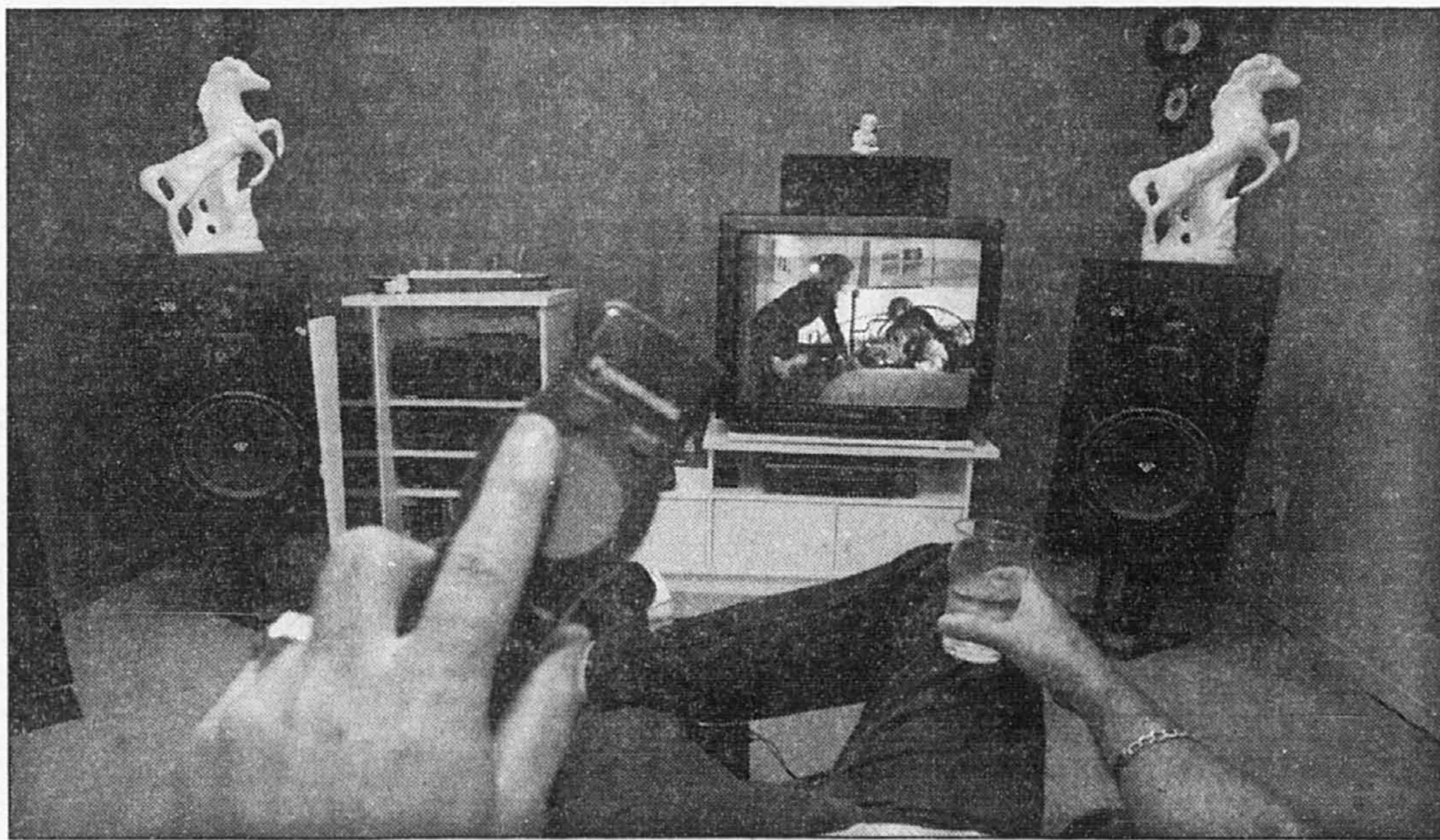


PHOTO ALAIN ROBERGE, La Presse
Certains sont prêts à dépenser des milliers de dollars pour s'équiper high-tech dans le domaine de la télévision.

Les DVD sont apparus en Amérique du Nord en avril 1997. Plus petits et moins chers que les vidéodisques laser, ils devraient un jour détrôner (argument de vente oblige) nos « désuètes » vidéocassettes. Celles que l'on plonge dans notre « préhistorique » magnétoscope. Les DVD offrent une meilleure définition de l'image et de contrastes comparativement à nos vieilleries (lire cassettes VHS). Dire que la programmation du magnétoscope relève encore de l'ésotérisme pour plusieurs (bonjour !)

Nouveaux trophées de chasse du Gotha du show-business, les lecteurs DVD se détaillent entre 700 et

7000 \$ chez KébecSon.

D'autres gadgets très Star Trek font fureur en ce moment. Les enceintes invisibles Sound Advance, des haut-parleurs littéralement camouflés au centre des murs. « C'est pour avoir du son qui sort d'un peu partout et comme par magie », sourit le conseiller. Tiens ! On ne traverse plus le mur du son. On l'installe dans son cocon d'Outremont. Avant sa construction, si possible...

Revenons aux objets-culte du troisième millénaire.

« C'est le système de son « multi-pièces » ! » affirme Eddie Dufour, spécialiste en audio haut de gamme. Cette chose qui s'anime à

l'aide d'une télécommande et d'un câble pour ensuite acheminer la musique du lecteur CD, du magnétophone ou de la radio vers toutes les pièces de la maison, voilà le processus « multi-pièces ». C'est comme si le son devenait de l'électricité, de l'eau ou du chauffage, et qu'il nous suivait de la cave au grenier, en passant par le p'tit coin. « Suffit alors d'augmenter le nombre d'enceintes acoustiques dans la résidence », précise Eddie.

Une poignée d'accros au high-tech fantasment maintenant sur un autre gadget étroit comme un cadre et rempli de gaz : le téléviseur à écran au plasma. C'est comme si

vous charcutiez votre bonne vieille télé en fines tranches. « Nous avons quelques clients qui sont intéressés à ces moniteurs étroits au plasma. Vous savez, il existe des fanatiques qui ne vivent pas dans le luxe, qui n'ont pas de voiture, mais qui sont prêts à déboursier 14 000 \$ (US) pour cette nouveauté », prétend un conseiller du magasin.

Derrière lui, un bel objet rectangulaire et garni de six disques compacts ressemble à une pièce de musée d'art contemporain.

« C'est le BeoSound 9000 de Bang & Olufsen », indique Pascal. Traduit en français, ça donne : un lecteur de CD capable d'en contenir six, qui permet sept heures d'écoute ininterrompues, qui comprend une radio AM/FM et qui est signé par un fabricant danois ultra-design, réputé, très chic, branché et pas donné.

« Les filles adorent Bang & Olufsen », assure Pascal. Julie Snyder et Lara Fabian (des clientes) pourraient vous le confirmer. Quelques hommes se laissent aussi charmer par ces beaux chefs-d'oeuvre minimalistes. Stéphan Bureau et André Gagnon, entre autres, écoutent leur musique grâce à Bang & Machin. Mais un mélomane pointilleux, un puriste aux oreilles bioniques ne serait pas, selon Eddie, très impressionné par la performance sonore des produits danois.

« Les systèmes signés Krell sont, quant à eux, beaucoup moins esthétiques, moins « songés », mais pourvus d'une extraordinaire qualité sonore. C'est le genre de produit qui tente de concurrencer l'acoustique d'une salle de concert. Je vous jure, mettez un CD dans un lecteur Krell et vous détecterez l'emplacement physique des instruments. »

Seule différence ? Tous ces beaux joujoux coûtent au moins 3000 \$ de plus qu'une place à la PdA.

Service Liaison

Le Service Liaison est rapide, GRATUIT* et accessible 24 heures sur 24, 7 jours par semaine, à l'aide d'un téléphone Touch-tone™. Composez le numéro de téléphone du Service Liaison choisi, puis au son de la voix, composez le numéro de la rubrique désirée.

Questions du jour 285.7333

- Question du jour 1
- Question sportive du jour 2

* Dans la zone d'appel locale seulement

Commentaires aux chroniqueurs 285.7343

- Claude Picher 8204
- Réjean Tremblay 8205
- Pierre Foglia 8206
- Claude Masson 8207
- Nathalie Petrowski 8208
- Michel Girard 8209
- Alain Dubuc 8210
- Michel Blanchard 8211
- Louise Cousineau 8212

Bulletins météorologiques d'Environnement Canada 285.7353

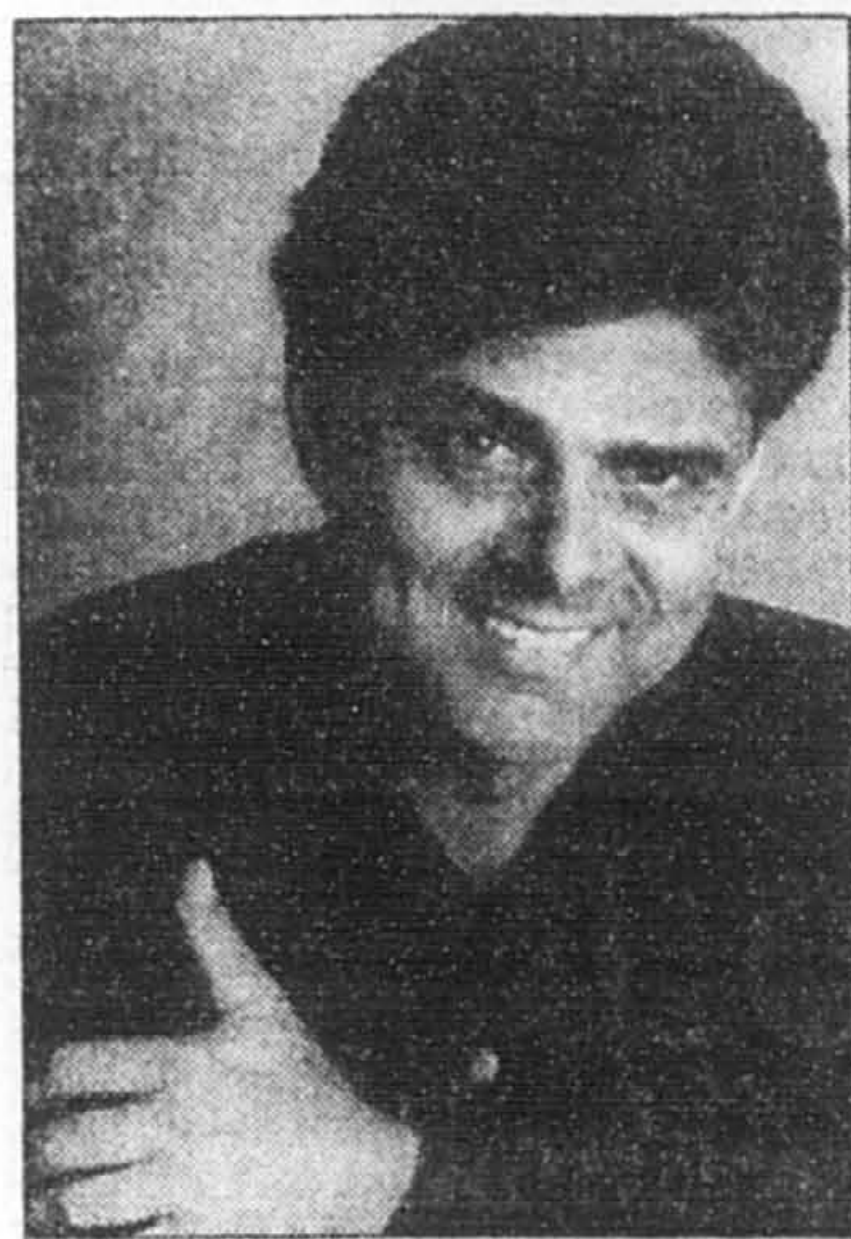
- Région de Montréal 1
- Prévisions à long terme (Montréal) 2
- Estrie, Québec, Laurentides 3

La Presse
en ligne avec vous chaque jour



Les hommes, tous pareils

Pour fabriquer une histoire pleine de rebondissements, Marc Fisher a la manière



RÉGINALD MARTEL

Les Hommes du zoo sont bien mal dressés. Ils sont baratineurs, infidèles, paresseux et j'en passe. Le diagnostic d'Annie, 21 ans, est impitoyable. C'est qu'elle a été, la pauvre, victime de quelques spécimens de cette ménagerie. Pour l'instant, entre ses cours à l'université et son travail au Bled Café, elle est à l'abri : elle cherche le grand amour... Incurable, la petite, et bien sympathique, avec son franc-parler qui ne cache rien de ses sentiments et de ses désirs.

En attendant l'homme de sa vie, Annie doit s'occuper de sa mère, qui vient d'avoir 45 ans et qui ne le prend pas, même si elle en paraît dix de moins. Sa mère qui vient de se suicider parce que, on l'apprendra plus tard, son mari l'a quittée, sous prétexte de faire le point sur sa vie. Le mensonge habituel, quoi, la vérité ayant un corps jeune et

une jolie frimousse. Le suicide est raté, heureusement, ce qui permettra à Marc Fisher de mettre en valeur les divers personnages de sa comédie dramatique.

D'un côté, les clients du Bled Café, auprès de qui Annie peut vérifier la mocheté des hommes en général ; de l'autre, ses colocos, deux jeunes femmes qui comme elle n'en finissent pas d'attendre le Prince Charmant. Il y a Kim, 27 ans, que ses amants quittent après la première nuit, c'est-à-dire après la première rencontre ; il y a aussi, plus effacée, Loulou, 34 ans, avocate, qui se fait siphonner son fric par un amant en instance de triomphe financier.

Voilà une belle galerie de personnages, que le romancier manipule avec une grande habileté. L'essentiel est dans le ton, toujours très juste, c'est celui de l'humour surtout et il ne gâche rien. Quel

plaisir que de voir la maman d'Annie, quelques jours à peine après sa résurrection, tomber amoureuse du beau et jeune docteur qui l'a traitée à l'hôpital ! Surtout que sa fille avait de son côté de grands espoirs... Et quel frisson quand on assiste à la tentative de viol dont Annie est victime !

Marc Fisher, pseudonyme de Marc-André Poissant, est un auteur à succès, pourtant peu connu dans les cercles littéraires montréalais. On aurait vendu plus d'un million d'exemplaires de la traduction, en plus de vingt langues, de la première version du *Millionnaire*, un de ses romans. Rien d'étonnant : pour fabriquer une histoire pleine de rebondissements, même improbables, il a décidé de la manière.

★★★

LES HOMMES DU ZOO
Marc Fisher
Québec Amérique, 238 pages



Le miroir de la beauté

Encore ce charme étrange et un peu pervers des romans d'Amélie Nothomb...

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Tout en lisant le dernier roman d'Amélie Nothomb, je me disais que cette femme est vraiment un numéro dépareillé des lettres françaises actuelles... Elle est connue de vous, je le sais, puisqu'elle est venue à Montréal et que de nombreux chroniqueurs l'ont rencontrée et sont, me semble-t-il, tombés sous le charme — le charme de son caractère, de sa gentillesse, de son humour, mais aussi le charme étrange et un peu pervers qui se dégage de chaque livre qu'elle écrit.

Des romans, surtout : *Hygiène de l'assassin*, *Le Sabotage amoureux*, *Péplum*, *Attentat*, mais aussi du théâtre. C'est la romancière qui m'intéresse.

Déjà, dans *Attentat*, elle évoluait autour d'une idée peu traitée par les romanciers, l'idée de laideur. Peut-on aimer quelqu'un qui est laid ? Un laid peut-il aimer, et si un laid aimait une beauté ?... C'était en même temps un sujet peu exploité et un sujet intéressant.

Ce roman-ci, son petit dernier car elle publie énormément, reprend ce thème de la laideur dans une aventure qui pourrait être policière — en tout cas, il y a un meurtre, peut-être dissimulé. Mais il n'y a pas de policier qui découvrirait l'éventuel coupable. Plutôt, disons : un roman à suspense.

■■■

L'histoire s'intitule *Mercur*. Le mercur, sous sa forme liquide et brillante, permet de fabriquer un miroir dans lequel une personne



Un charme étrange et un peu pervers se dégage de chaque livre d'Amélie Nothomb.

laide pourra contempler le désastre de son visage, voire de son corps. Le miroir est le révélateur de la laideur, comme d'autre chose, et qui sait s'il n'est pas tout simplement le « regard des autres » ?

Vous vous souvenez de Sartre (c'est un grand penseur du temps jadis — déjà). Il me semble que ses thèses restent d'actualité, sinon de tout temps. Ce qui fait le Noir, le Juif, l'Arabe, c'est le regard des autres. L'enfer, c'est les autres, avait-il écrit dans une pièce de

théâtre qui se passait justement en enfer (*Huis clos*).

■■■

Je vous parlais du mercur. Mais pour faire un miroir avec du mercur, il paraît (c'est Amélie Nothomb qui le dit, elle a dû se renseigner) qu'il est besoin d'une vitre posée dessus... Pas de vitre, pas de miroir de mercur, il ne reflète rien. Le mercur sans verre n'a pas de regard.

Or donc, le vieux homme de ce roman, qui s'appelle le Capitaine Omer Loncours, vit dans une île qui lui appartient et qui se nomme Mortes-Frontières. Dans cette île, chez lui, tous les miroirs sont interdits. Même ce qui pourrait servir, éventuellement, à se regarder, comme par exemple des lunettes ou même des lentilles cornéennes.

C'est pour protéger la pupille (admirez le joli rapprochement de mots) du vieux capitaine : une certaine Hazel, une jeune fille qu'il a

recueillie cinq ans auparavant, suite à un bombardement qui avait tué les siens et l'avait très gravement blessée. Elle est défigurée. Elle a 23 ans.

Le roman commence au moment où une infirmière (que j'appellerais la policière malgré elle), une certaine Françoise, est engagée par le Capitaine pour prendre soin de lui. En réalité, c'est de Hazel qu'elle devra s'occuper : ne pas être surprise par son aspect physique, ne pas lui en parler, ne pas poser de questions, ne pas porter de lunettes ni de lentilles... Bref : pas de regard sur elle.

Ce n'est pas commode. D'autant que les deux femmes deviendront très vite amies. Et que la « soignante » sera prise du désir d'enquêter — au risque de perdre son job et sa vie peut-être aussi — sur le Capitaine, sa vie passée, et une autre jeune femme qu'il aurait accueillie avant Hazel et qui s'est, dit-on, suicidée. Hum.

Comme pour tout suspense, on n'ira pas vous dévoiler ce que Françoise a trouvé. Mais on vous dira que c'est un roman fou, comique parfois, qui abuse des dialogues mais comme seule Amélie sait le faire, et qui nous tient sous le charme du mystère le plus complet, même après chacune des découvertes de l'infirmière.

Autre particularité : le roman comporte deux fins. Ce qui nous donne l'occasion de choisir celle qui nous plaît le plus.

★★★

MERCURE
Amélie Nothomb
Albin Michel, 226 pages



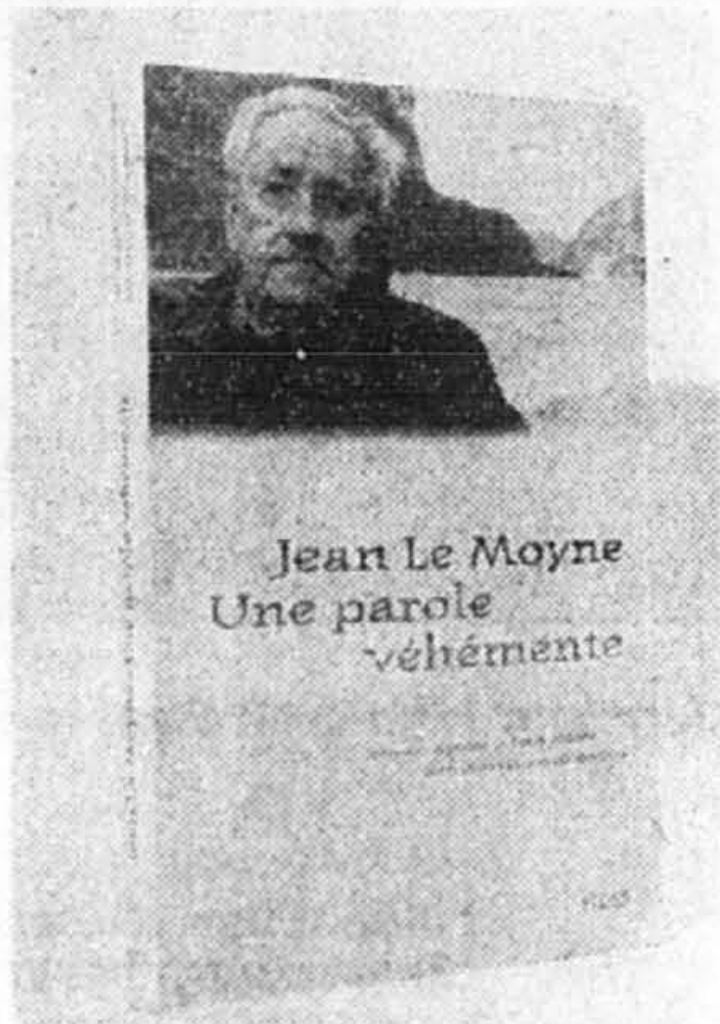
La guerre des mots

À travers une douzaine de textes dont la plupart, disons-le tout de suite, n'intéresseront que les spécialistes bardés des notions conceptuelles et du vocabulaire ad hoc, *États du polémique*, un ouvrage collectif publié par les nouvelles Éditions Nota Bene (ex-Nuit Blanche), contient néanmoins quelques essais que le commun des mortels consultera avec intérêt. Ainsi en est-il d'une étude de cas menée par Jeanne Demers, de l'Université de Montréal, qui dissèque en parallèle le sort réservé à deux pamphlets locaux : *Acceptation globale*, signé François Benoit et Pierre Chauveau (1986), et *Manifeste d'un salaud*, de Roch Côté (1990), certes l'ouvrage polémique le plus tonitruant des dernières années. On lira aussi *Le Hockey, entre le jeu et la guerre*, de Michel Bujold, s'intéressant à une polémique déclenchée dans *La Presse* par Gaston Marcotte, en 1987, « une des plus formidables charges de toute l'histoire du hockey professionnel contre la puissante Ligue nationale de hockey », écrit l'auteur.

Mario Roy

★★★

ÉTATS DU POLÉMIQUE
Sous la direction de Annette Hayward et Dominique Garand
Éditions Nota Bene, 326 pages



Se souvenir de Jean Le Moyne

Jean Le Moyne, ancien collaborateur et rédacteur de Pierre-Elliott Trudeau à Ottawa, ex-sénateur libéral, était relativement peu connu du grand public. Ayant peu publié, il fut cependant, dans les années 1960, un intellectuel en vue. Son seul véritable ouvrage, *Convergences*, paru en 1961, lui avait pourtant valu tous les prix littéraires du temps (Gouverneur général, David et France-Canada). Le Moyne avait aussi été, dans sa jeunesse, un ami du poète Saint-Denis Garneau, avec qui il avait échangé une abondante correspondance, et il avait collaboré à la revue *La Relève* ; il fit ensuite carrière dans le journalisme, puis à l'Office national du film. Il convenait donc que Jean Le Moyne ne soit pas oublié et en ce sens, ce livre-témoignage comble une lacune. Sauf qu'il ne s'agit pas d'une véritable biographie mais d'un recueil de textes choisis de Le Moyne, dont certains dépassés et de témoignages d'amis d'inégale valeur. Dommage.

Pierre Vennat

★★

JEAN LEMOYNE : UNE PAROLE VÉHÉMENTE
Textes réunis par Roger Rolland avec la collaboration de Gilles Marcotte
Fides, 240 pages



Les grincements de Henripin

Jacques Henripin se définit lui-même comme grincheux. Ceux qui liront ses souvenirs de « ronchon » seront bien d'accord. Dans un sens, c'est dommage car Henripin fut bien plus qu'un grincheux. Premier véritable démographe québécois, il fut de ceux qui ont connu le bouillonnement de la faculté des Sciences sociales de l'Université de Montréal, au début des années 60, alors que sous la direction de Philippe Garigue, « tout était à faire, ou presque, ce qui nous donnait une grande liberté de choix, particulièrement en recherche ». Henripin raconte tout cela et bien autres choses, ne ménageant personne, car, écrit-il, « un professeur n'est pas payé par la société pour être aimable. Son rôle est de dire ce qu'il pense, même quand c'est rugueux ». Sans aucun doute, cette autobiographie constitue aussi une page de l'histoire sociale et intellectuelle du Québec, une page admirablement écrite par un auteur à la plume alerte et colorée, qui se laisse volontiers entraîner dans la polémique.

Pierre Vennat

★★★

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS D'UN RONCHON
Jacques Henripin
Varia, 244 pages



Descente aux enfers

Dans les années 70, nous avons eu *L'Herbe bleue* — description de la descente aux enfers de la drogue et de la prostitution d'une jeune fille bien sous tous rapports, qui a fait l'objet de bien des discussions dans les couloirs des polyvalentes. *Junk*, de Melvin Burgess, pourrait occuper la même place chez les adolescents d'aujourd'hui. Récompensé de plusieurs prix décernés tant par des professionnels du livre que par des jeunes, ce roman à plusieurs voix raconte Nico, Gemma, Richard, Vonny. Des ados ni délinquants ni débauchés mais qui, à cause de circonstances plus ou moins atténuantes, partageront squats, couches et seringues. Certains s'en sortiront. D'autres pas. Un livre bouleversant, d'une grande honnêteté. Un livre qui ne donne jamais dans la complaisance ou la morale, écrit par un homme qui ne sous-estime visiblement pas ses lecteurs.

Sonia Sarfati

★★★★

JUNK
Melvin Burgess
Gallimard Jeunesse, 317 pages



La saveur d'un conte de fées

Pour décrire l'écriture de Ying Chen, il faut peut-être parler de magie

ÉLISABETH BENOIT
collaboration spéciale

Ying Chen est née à Shanghai en 1961. Elle vit au Québec depuis 1989. Aujourd'hui, elle habite Magog, elle est mère de deux enfants. Et elle écrit des romans, quatre jusqu'à ce jour. Après *L'Ingratitude*, en 1995, on lui a déroulé le tapis rouge.

Immobile, son tout dernier, est à couper le souffle.

Ying Chen a de petites mains et une voix posée. « *Immobile*, dit-elle, c'est une course dans les champs. » Une course dans les champs nommée *Immobile* : le paradoxe est là, à l'image du temps, fuyant comme le courant d'une rivière, mais en même temps immobile, parce que la nature humaine, elle, elle ne change pas. Un temps, on coupe des têtes. Un autre, on charcute avec des mots. Au bout du compte, la cruauté humaine est la même, toujours là.

« Le temps, dit Ying Chen, est le principal sujet de ce roman : *Immobile* porte sur la mémoire. »

Une femme vivant à l'époque moderne est obsédée par le souvenir d'une de ses vies antérieures. En fait, personne, pas même Ying Chen à ce qu'elle dit, ne saura jamais si cette femme est réellement hantée par le souvenir d'une de ces vies ou si elle fabule. Quoi qu'il en soit, la narratrice est dans sa vie présente mariée à A..., l'archéologue, l'homme moderne. Ils se sont rencontrés dans un train, elle se dirigeait vers la mer, mais, pour lui, elle est descendue du train et elle n'est pas allée à la mer : elle est restée avec lui.

Et puis, on l'a vu, il y a la vie antérieure de cette femme.

Elle était alors la troisième épouse



« Le temps, dit Ying Chen, est le principal sujet de ce roman : *Immobile* porte sur la mémoire. »

se d'un prince en exil — cela se passait dans l'ancien temps, à une époque indéfinie — habitant un palais s'étendant tel un « gigantesque oiseau abattu ». Le prince, donc, ses trois femmes, un général, un cuisinier et S..., le serviteur à l'oreille coupée, tranquille et bien servile... jusqu'à l'arrivée de la narratrice.

Elle est chanteuse d'opéra, elle est d'une beauté diabolique. Elle a « l'habitude de chanter les cheveux relevés, vêtue d'une robe de soie blanche. » S... est son seul spectateur et deviendra son amant. Elle causera cruellement sa perte, et ce souvenir viendra la hanter par-delà les siècles.

Ying Chen dit : « Elle ne sait pas s'il s'est passé quelque chose de vrai entre eux, et elle ne le saura jamais, puisque S... est mort avant. Elle ne sait pas s'il y a un bonheur qui lui a filé entre les doigts. Ça, c'est un des mystères que j'ai semés. »

L'histoire est à l'évidence très dense et commencera par dérouter le lecteur. « Ce livre parle d'un sentiment difficile, de la sensation du vide, du néant. Quand on touche au temps, on touche au néant... Il y a des écrivains qui décrivent un phénomène à la surface. Moi je creuse l'intérieur des choses », ajoute l'auteure. Et effectivement, dès qu'on ouvre *Immobile*, on est à l'intérieur, prisonnier du point de vue de la narratrice.

Au surplus, il n'y a pas de repères spatio-temporels dans *Immobile*. Ying Chen explique avec une trop implacable logique que cette histoire est une fiction, qu'elle n'est pas réellement arrivée, qu'elle n'appartient donc à aucune époque. Et elle compare le temps et la mer. Les repères spatio-temporels, dit-elle, « c'est un peu comme les rochers au bord de la mer. Le courant est insaisissable. Est-ce qu'on peut prendre les rochers pour le courant ? »

Parler de l'eau et du courant pour parler de ce roman, on pourrait difficilement trouver mieux : la psychologie des personnages est d'une telle complexité, ils ne cessent de se transformer, impossible de les épingle. Le récit a la fluidité d'un courant et compte très peu de rochers.

« On associe toujours l'eau au mouvement, ajoute l'écrivaine, mais en même temps, il y a dans la nature de l'eau quelque chose d'immobile, qui va toujours avec le mouvement. » Cette immobilité,

c'est entre autres la cruauté humaine, toujours présente d'un siècle à l'autre, et qui semble tant fasciner Ying Chen.

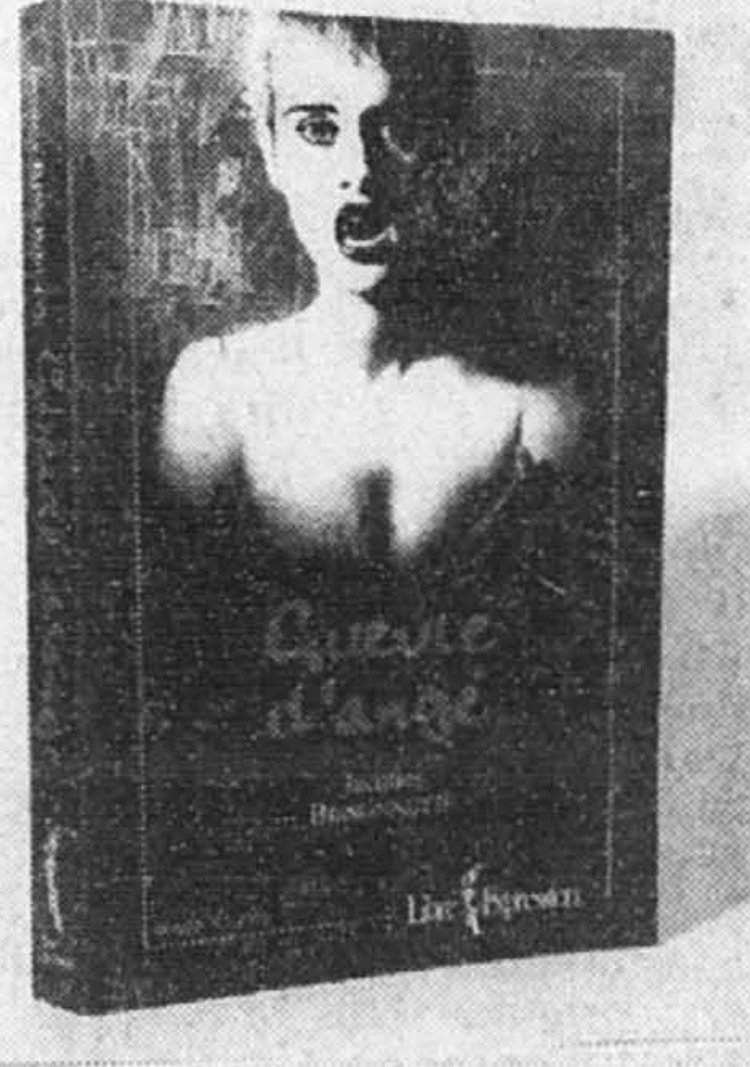
Immobile est un roman où l'on réfléchit beaucoup.

Le récit a une dimension très intellectuelle, mais il est aussi autre chose : avec son général, son prince, son bord de mer, son palais, ses épouses froissées et toute cette cruauté soyeuse, ce récit a la saveur d'un conte de fées pour adultes. Il procure ce frisson qu'on avait, petit, à écouter Barbe-Bleue ! Mais *Immobile* dit aussi combien l'homme moderne est léger, tellement léger, avec son ennui et son insensibilité. « *Immobile* est une sorte de banalisation du monde moderne et de l'esthétique moderne, dit Ying Chen. On est tellement fier de notre légèreté. On est devenu si insensible, et en même temps on est fier de notre insensibilité. Ce n'est pas sain. Mais ce n'est même pas une critique de ma part, c'est une constatation. »

Ce roman, elle qui coupe et qui coupe dans les mots, Ying Chen trouve qu'il a encore des mots de trop. Et pourtant, son écriture, d'une très grande sobriété, mais dense, très dense, est d'une force rare. Elle écrit par exemple que « le jardin sentait bon » et on sait que le jardin sentait bon. La narratrice monte dans une « voiture chancelante » ou évoque des « routes inégales » et tout est dit. Pour décrire la force de cette écriture, il faudrait peut-être parler de magie, d'élixir, ou de la profondeur de l'océan et des vagues à la surface.

Cette romancière est une ensorceleuse.

★★★★
IMMOBILE
Ying Chen
Boréal, 155 pages



Dure semaine pour Anémone

RÉGINALD MARTEL

Anémone, qui vient d'entrer dans le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, est non seulement femme, elle est intellectuelle aussi. Pas trop, mais quand même. C'est bien assez pour en faire une héroïne de roman, ce à quoi Jacques Bissonnette arrive assez bien, sans miser trop sur les préjugés sexistes qu'on prête aux flics, par préjugé peut-être. Cette héroïne n'est pas la vamp que le roman policier, dans sa variante comique, présente habituellement. Elle n'est pas moche, pour le peu que son créateur en dise, mais elle se sert de sa tête plutôt que de son corps, qui d'ailleurs est en chômage depuis un bon moment.

À Montréal ces temps-ci, pour une dame de la police, il y a mieux à faire que l'amour. Une jeune SDF vient d'être assassinée et Stifer, de la section des homicides, demande à Anémone d'être son assistante. L'expérience fait défaut, mais pas la bonne volonté. Abandonnée par son père quand elle était elle-même adolescente, Anémone se sent bien proche des adolescentes de la rue, qui souvent ont été abandonnées aussi. Elle donne à l'enquête le meilleur d'elle-même, ce qui ne l'empêche pas de commettre quelques erreurs : dans certaines professions, l'humanité n'est pas une vertu.

M. Bissonnette décrit avec une extrême minutie le milieu physique dans lequel vivent les jeunes drogués et prostitués que la mort guette. Les descriptions, à vrai dire, il en abuse un peu, il y revient même en y apportant quelques retouches, mais le suspense ne perd rien de son intensité tout au long des 300 pages du roman. Sans faire de pathos, il n'hésite

pas à chercher les causes du mal là où elles se trouvent, dans la déliquescence du tissu social, dans la sous-culture issue d'une pauvreté matérielle et intellectuelle qui semblent irrémédiables.

Dans la rue, les chances de survie sont meilleures pour les bourreaux que pour les victimes. Après l'assassinat d'une première adolescente, une autre est trouvée morte. Meurtre ou suicide ? Il faut agir vite, pour protéger une troisième fugueuse, Gueule d'Ange, liée aux premières. Anémone en fait une affaire personnelle, mais les ressources policières sont rares et l'image de la police, lui laisse-t-on entendre, a peu à gagner de la résolution d'un crime contre des mômes que la plupart des citoyens craignent ou méprisent. Sa réussite, relative d'ailleurs, est habilement menée.

S'il a refusé le volet érotico-comique qui fait le charme des femmes policières de romans, M. Bissonnette n'a pas pour autant privé Anémone de sentiments. Le dosage habile de l'émotion et du portrait de société, la manière de semer les indices qui égarent le lecteur, la simplicité et la vérité des dialogues, le temps de narration très court — une semaine —, tout cela, plutôt qu'une écriture passablement conventionnelle, donne à *Gueule d'Ange* un certain tonus et une vérité certaine. Ce n'est pas de la grande littérature, il s'en faut de beaucoup ; c'est un travail d'artisan honnête, susceptible d'instruire et de divertir un vaste public.

★★
GUEULE D'ANGE
Jacques Bissonnette
Libre Expression, 304 pages

Un autre rendez-vous avec Michelle!

L'âge de la retraite n'est pas celui du silence pour Michelle Tisseyre

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

Plusieurs se souviennent avec nostalgie du charme fou de Michelle Tisseyre, qui a été durant les années 50 et 60 l'une des pionnières et l'une des plus grandes vedettes de la télévision canadienne-française. Animatrice polyvalente des émissions *Music-Hall*, *Rendez-vous*

avec Michelle et *Aujourd'hui*, elle a contribué à sa manière toute féminine à l'avènement de la Révolution tranquille en proposant aux téléspectateurs et téléspectatrices une multitude de sujets avant-gardistes.

Pugnace et passionnée, Michelle Tisseyre n'a jamais eu la langue dans sa poche. Il semble que l'âge de la retraite n'est pas celui du silence pour celle qui a décidé, à 80 ans bien sonnés, de livrer au grand public le récit de ses souvenirs dans un ouvrage sobrement intitulé *Michelle Tisseyre*. À travers une série de très courts chapitres, tous coiffés d'un titre de circonstance, elle relate ses expériences passées dans un langage parlé et sur un mode descriptif que d'aucuns pourraient trouver léger. Il n'est pas question ici de faire des analyses philosophiques ou psychanalytiques, loin s'en faut, mais bien de raconter sur le ton de la conversation des souvenirs choisis. Ceux-ci gravitent en grande partie autour du monde de l'enfance, des années d'apprentissage (elle a été la première Canadienne française à étudier à l'université McGill), des multiples rebondissements de sa carrière (à ce jour, elle dit ne pas connaître ceux qui ont voulu sa peau à Radio-Canada), de ses entrevues les plus marquantes (Brel, Ferré, Patachou, etc.), mais aussi de sa vie familiale et amoureuse.

« Je ne me prends pas pour une écrivaine. J'ai écrit mes mémoires intimes sans aucune prétention », prévient-elle, d'entrée de jeu. « J'ai cessé de faire de la télévision active en 1970. Et pourtant, il n'y a pas un jour où je ne suis pas abordée

dans la rue ou ailleurs par des gens qui me demandent de mes nouvelles. En écrivant ce livre, je voulais remercier mes admirateurs pour leur fidélité et leur affection. »

Elle ajoute : « Je tenais également à illustrer les différentes époques que j'ai connues et qui font partie de notre histoire collective, comme les débuts de la radio et de la télévision. J'ai été, par exemple, la pre-

mière femme lectrice de nouvelles. À l'époque, j'étais un phénomène ! C'est difficile à imaginer aujourd'hui, alors que plusieurs femmes sont liées au domaine de l'information. Vous savez, je me suis beaucoup amusée dans mon travail. Il est certain, pourtant, que je gênais des gens. On essayait de se débarrasser de moi dans les coulisses. J'ai eu beaucoup de peine à l'époque, mais aujourd'hui, cela ne me dérange plus. »

« Quand j'étais plus jeune, la fréquentation d'un milieu anglophone très évolué m'a permis d'échapper au carcan de l'Église et aux règles strictes du clergé », dit Michelle Tisseyre.

mière femme lectrice de nouvelles. À l'époque, j'étais un phénomène ! C'est difficile à imaginer aujourd'hui, alors que plusieurs femmes sont liées au domaine de l'information. Vous savez, je me suis beaucoup amusée dans mon travail. Il est certain, pourtant, que je gênais des gens. On essayait de se débarrasser de moi dans les coulisses. J'ai eu beaucoup de peine à l'époque, mais aujourd'hui, cela ne me dérange plus. »

Dans ses mémoires, on peut compter sur les doigts d'une seule main les pages qui traitent de son engagement politique. Ses convictions fédéralistes l'ont pourtant placée à l'avant-scène de l'actualité lors du référendum de 1980, alors

qu'elle a animé la grande manifestation des Yvette au Forum de Montréal. Certaines sorties publiques dont elle ne fait pas mention lui ont valu des partisans inconditionnels mais aussi bien des détracteurs.

« Je sais que plusieurs de mes camarades artistes ne compriront pas que j'aie opté pour le NON — certains même me blâmeront. C'est que, au-delà de toute idéologie politique, la menace de perdre le Canada m'apparaît comme une catastrophe majeure », écrit-elle, réitérant encore une fois son attachement profond pour son pays.

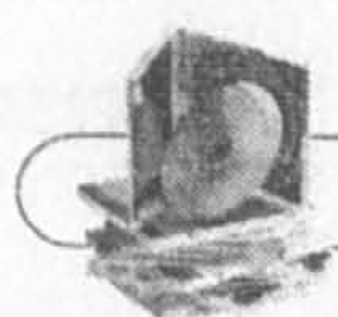
« Quand j'étais plus jeune, la fréquentation d'un milieu anglophone très évolué m'a permis d'échapper au carcan de l'Église et aux règles strictes du clergé, explique-t-elle. Mon bilinguisme m'a également servi lorsque j'ai débuté ma carrière en lisant les nouvelles dans les deux langues officielles. »

Son idée est faite depuis longtemps. Elle s'en tiendra à ces commentaires.

« Malgré quelques grosses tuiles, j'ai toujours été une personne très choisie par la vie, poursuit-elle. Je crois sincèrement que je suis née sous une bonne étoile. Mais je ne serais pas devenue la femme que je suis si je n'avais pas rencontré Pierre Tisseyre, avec qui j'ai été mariée pendant 48 ans. Il était un homme d'une culture profonde avec qui il était extraordinaire de pouvoir discuter tous les jours. Sans lui, je serais demeurée une personne assez superficielle... »

Elle a, à ce moment, le regard un peu triste. Oh ! pour un instant très bref, car par un changement de cap inattendu, elle détourne la conversation sur... l'affaire Monica Lewinsky ! Étonnante, Michelle Tisseyre, toujours aussi curieuse de tout et des autres.

★★★
MICHELLE TISSEYRE
Michelle Tisseyre
Éditions Pierre Tisseyre, 273 pages



disques

Combustion lente

Jazz

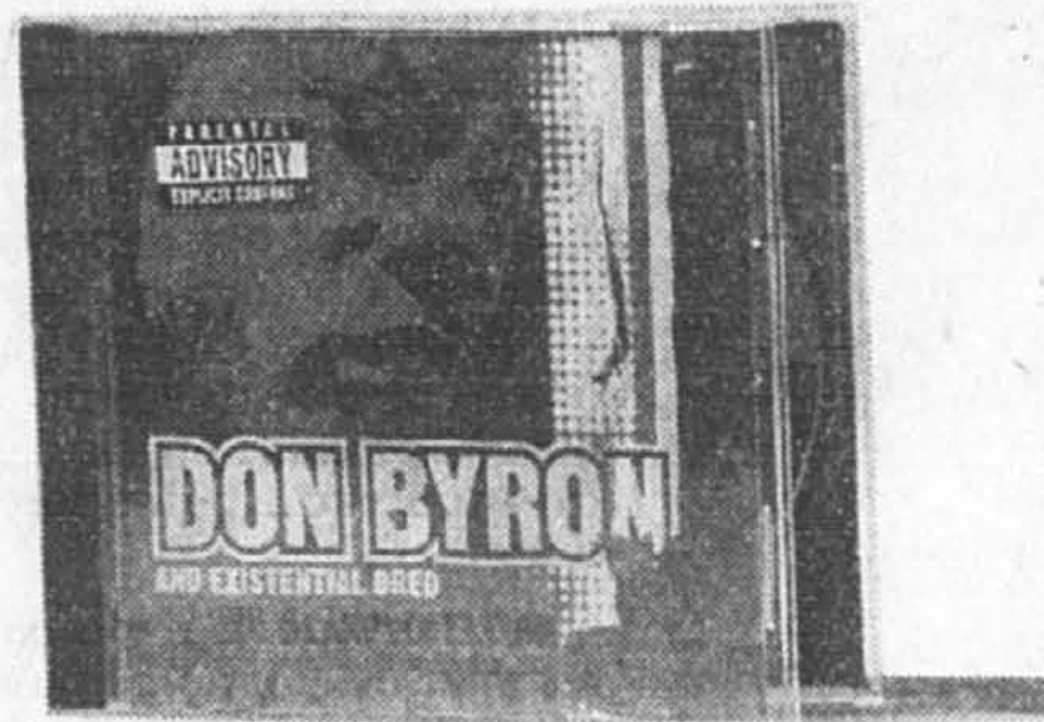
ALAIN BRUNET

Le trio constitué du claviériste et spécialiste de la Hammond B3 John Medeski, du batteur Billy Martin et du bassiste Chris Wood a émergé durant cette période où le hip-hop s'est mis au jazz... et vice versa. Aux premiers abords, ce trio new-yorkais me semblait plonger chez les branchés jazzy groove sans apporter une contribution déterminante. Spontanéité, souplesse rythmique, cohésion, ponctions de hip hop, certes, mais un arrière-goût de jazzmen opportunistes ayant digéré intellectuellement une mode. C'était une erreur de perception, je m'en confesse. MMW, en fait, avait beaucoup plus d'imagination et, surtout, de feeling. *A Gogo*, le plus récent disque funky de John Scofield enregistré avec le trio, m'a conduit à réviser ma position et le tout récent *Combustion* a définitivement éclipsé mes réserves. Nos trois lascars y font preuve d'un esprit d'équipe hors du commun, qualité de plus en plus rare au sein de ces formations à géométrie variable, dominantes dans la jazz business. Le premier disque de MMW sur Blue Note s'avère plus clair que les précédents, plus achevé. Aucun de ces musiciens n'est un crack de son instrument, mais la fusion de ces trois individus témoigne d'une réelle synergie, voire une aptitude réelle à transcender la tradition, à chercher quelque chose, à le débusquer. Voilà donc un disque jazzy groove à combustion lente, jamais sur les nerfs, jamais trop speed. Jamais une note de trop sur *Combustion*, jamais de grands sparages techniques, mais plutôt une douzaine de pièces faisant état d'une variété impressionnante de climats. Allègrement, on passe du vieux funk sale sur lit de B3 à d'étonnantes atonalités matinales d'airs gospel ou antillais. D'abord organiste, John Medeski y fait un usage équilibré des claviers électriques, électroniques, acoustiques. La contrebasse et la batterie confèrent aux trouvailles medeskiennes un soutien à la fois flexible et costaud — savez, cette apparente nonchalance qui camoufle la ri-

gueur. L'échantillonnage numérique et les références pré-enregistrées viennent appuyer les compositions, le scratch de DJ Logic contribue avantageusement au travail d'ensemble. À l'ère de la réussite individuelle, voilà qui redonne des ailes au collectif.

COMBUSTICATION

Medeski
Martin & Wood, Blue Note / EMI



Clarinette, hip-hop et m-base

Don Byron est le plus allumé des clarinettes connus. Certes pas le plus aguerri sur le plan technique, néanmoins le plus imaginatif de l'heure. *Tuskegee Experiments*, son oeuvre maîtresse, l'a parfaitement démontré. *Nu Blaxploitation* l'est-il autant ? Je n'en suis pas si sûr. Don Byron a choisi les « spoken words », le rap et les beats hip hop, réharmonisés à la sauce M-Base (entendre les inventions de Steve Coleman, Greg Osby, etc.). Et la résultante n'est ni jazz ni rap. Certaines productions sur la clôture arrivent à se dégager des chapelles. *Nu Blaxploitation* (l'expression fait référence aux *Blaxploitations*, films de genre des années 70 ayant pour objet la culture afro-américaine) ne me donne pas l'impression de transcender les sources qui ont inspiré la création de cet album composite.

NU BLAXPLOITATION

Don Byron
Blue Note



Sonny ensoleillé

Croyez-vous que Sonny Rollins vivrait une nouvelle mutation à son quatre centième album ? Ben non. Ce disque n'est pas un grand disque, le légendaire ténor nous pompe la même variété de fréquences disponibles dans sa caboche : calypso-jazz (dont fait état *Global Warning*, pièce-titre du disque, expression qui désigne l'insidieux réchauffement de la planète), blues, hard-bop, modal... Une conduite plus sportive au dernier virage, cependant : *Clear-Cut Boogie* annonce quelques sursauts de modernisme. Le vénérable souffleur n'est pas aussi loquace qu'il le fut jadis au ténor, mais la robustesse de sa sonorité et l'enthousiasme dont il fait état sont toujours contagieux. Réservé aux inconditionnels, il me semble. Les profanes, eux, feraient mieux de se procurer *Tenor Madness* avant de passer aux chapitres suivants...

GLOBAL WARNING

Sonny Rollins
Milestone

Jazz scandinave et drum'n'bass

Le Scandinave Nils Petter Molvaer n'est pas un trompettiste exceptionnel, mais il a des idées. J'avais été plutôt séduit par le concert qu'il a donné dans la série groove (aux Foulaines Électriques, lors du dernier FIJM). Sur disque, on découvre autant de trouvailles significatives, ce qui redonne à l'étiquette ECM le rôle aventureux qu'on lui prêtait naguère. Guitares exploratoires (Eivind Aarset, Morten Molster et Roger Ludvigsen), emploi récurrent de la sourdine,

trompette filtrée par des synthétiseurs, qui rappellent parfois les expériences de Jon Hassell. À l'écoute des nouvelles tendances électroniques comme peu de jazzmen le démontrent, Molvaer a greffé des expériences drum'n'bass grâce à de judicieux échantillonnages numériques. Croyez-moi, il ne sera pas le dernier à faire les choses ainsi.

KHMER

Nils Petter Molvaer
ECM



Résurrection

Lorsque le premier disque des Headhunters fut lancé en 1973, j'étais parmi les ados qui étaient tombés sur le cul à l'écoute de ce jazz funk révolutionnaire, conçu sous la férule de Herbie Hancock. S'ensuivirent des disques un peu moins marquants, mais ô combien succulents : *Thrust*, *Manchild*, etc. Et voilà qu'on ressuscite le band. Mike Clark demeure un maître des rythmes funk, le multi-saxophoniste Bennie Maupin laisse paraître des limites techniques qu'un jeune fan ne pouvait flairer au cours des années 70, Paul Jackson assure toujours à la basse funk, Bill Summers abat de la bonne besogne aux percus, on ne compte pas les renforts en studio (Patrice Rushen, etc.). Comme c'est le cas dans la plupart de ces lucratifs projets de retrouvailles, on essaie en vain de revivre une époque révolue. Pâle copie des jeunes Headhunters, si vous voulez mon avis.

RETURN OF THE HEADHUNTERS !

The Headhunters, Verve



Billy Budd bien servi deux fois par son auteur

Classique

CLAUDE GINGRAS

Billy Budd est l'un des opéras les plus forts de Britten. Basé sur la nouvelle du même nom de Herman Melville, le scénario se déroule entièrement sur cette mer qui fascine tant le romancier, plus précisément sur un navire de guerre anglais, *l'Indomitable*, en 1797. À l'unité de lieu s'ajoute une autre particularité : une distribution exclusivement masculine. Il y a 24 rôles dont trois essentiels parmi lesquels se nouent les conflits : le jeune matelot Billy Budd, son supérieur Claggart, homme sadique et torturé qui l'accuse injustement de fomenter une mutinerie à bord, et le commandant du navire, le capitaine Vere.

Budd est bête et, incapable de répondre à son accusateur, le frappe et le tue sans le vouloir. Bien qu'il le sache innocent, Vere ne peut le sauver. Budd sera pendu et son corps jeté à la mer.

À la création, en 1951, *Billy Budd* était divisé en quatre actes. Dix ans plus tard, Britten regroupa les tableaux en deux actes, formant ainsi un spectacle à un seul entracte. Il fit quelques modifications mais, pour l'ensemble, texte et musique sont identiques dans les deux montures. Et, dans chaque cas, l'action est encadrée par un prologue et un épilogue d'un Vere parvenu à la fin de sa vie et méditant sur ce qui s'est passé.

Jusqu'à maintenant, l'enregistrement de référence était celui de 1967, chez Decca / London, utilisant le découpage en deux actes, avec Peter Glossop en Budd, Michael Langdon en Claggart, Peter Pears reprenant le rôle de Vere qu'il avait créé en 1951, et Britten au pupitre (coff. 3 d., 417 428-2).

Un enregistrement récent d'Erato, également réalisé en Angleterre, revient à la version originale en quatre actes et réunit Thomas Hampson en Budd, Eric Halfvarson en Claggart et Anthony Rolfe Johnson en Vere, sous la direction de Kent Nagano (coff. 2 d., 3984-21631-2).

La mention « World première de l'original version » n'est pas exacte cependant. Il y a quelques années, VAI publiait un live réalisé lors de la création de 1951, avec Pears et Britten aux commandes, Theodor Uppman en Budd et Frederick Dalberg en Claggart (coff. 3 d., VAIA 1034-3, mono).

La version Erato est inutile : aucune émotion chez Hampson à la voix du reste trop mûre pour Budd, aucune autorité chez Rolfe Johnson au timbre trop léger pour Vere, aucune atmosphère dans la direction de l'inexpérimenté Nagano. Mais l'orchestre est beau et la brochure contient la traduction française de l'obscur jargon maritime utilisé ici, encore que la typographie soit d'un gris illisible.

L'enregistrement de la création est un document à entendre. L'orchestre connaît de petits problèmes, quelques phrases ont sauté en cours d'opération, le son mono accuse son âge, mais la distribution est très forte, comme l'oeuvre elle-même, et l'atmosphère est là, tout entière. On préférera quand même la version de 1967, où Britten retrouve le climat du premier soir et dispose d'un orchestre supérieur et d'une excellente prise de son. L'innocence de Budd et la fourberie de Claggart se manifestent de façons quelque peu différentes mais également valables chez Uppman et Dalberg (1951) et chez Glossop et Langdon (1967), alors que Pears, malgré une voix imparfaite, reste en studio le Vere tourmenté qu'il était 16 ans plus tôt.

Dans le grave...

Pur hasard, trois récentes parutions nous entraînent au plus grave de l'orchestre avec, chez les cordes, la contrebasse ; chez les bois, le basson ; chez les cuivres, le trombone. Hasard encore, les exécutants sont tous d'ici... ou presque. Joel Quarrington, de Toronto mais occasionnellement actif au Québec, fait chanter sa contrebasse avec le lyrisme et la légèreté d'un violoncelliste dans le premier volume d'une intégrale projetée des oeuvres pour contrebasse et piano de Giovanni Bottesini, compositeur du siècle dernier qui fut lui-même contrebassiste (Naxos, 8.554002). Michel Bettez, l'un de nos bassonistes les plus en vue, partage avec quatre collègues d'autant de nationalités un disque produit par le facteur de bassons allemand Bernd Moosmann et réalisé sur ses propres instruments. Les pièces exploitent avant tout les ressources expressives, comiques ou menaçantes, du basson et sont parfaitement traduites. Bettez, avec Jean Saulnier au piano, joue Glière et Bozza (Bernd Moosmann, MMC 2002). Alain Trudel enfin, notre as du trombone, apporte virtuosité et même humour à des concertos de Leopold Mozart (le père), Michael Haydn (le frère), Albrechtsberger et Wagenseil, avec la Northern Sinfonia d'Angleterre qu'il dirige (Naxos, 8.553831).

Le Salvador Dali du reggae

Rééditions

Il faudrait probablement remonter à l'anthologie des Beatles parue il y a quatre ans pour trouver réédition aussi passionnante, exhaustive et vitale d'un artiste pop à réputation planétaire. Deuxième volume d'une série de trois coffrets, *The Complete Bob Marley & The Wailers part II* raconte en trois disques et 64 morceaux la période la plus prolifique et la plus créative des Wailers originaux, qui incluaient alors Peter Tosh et Bunny Wailer. C'était en 1970 et 1971, quelques années avant la période Island et la gloire internationale. En l'espace de deux microsillons (*Soul Rebels* et *Soul Revolution part II*), le trio allait révolutionner le reggae, aidé par le mythique compositeur/producteur Lee « Scratch » Perry (dont on aperçoit d'ailleurs la photo en médaillon sur la pochette) petit bonhomme aussi flyé que génial, baptisé le « Salvador Dali du reggae » en raison de ses névroses et de ses excentricités sonores.

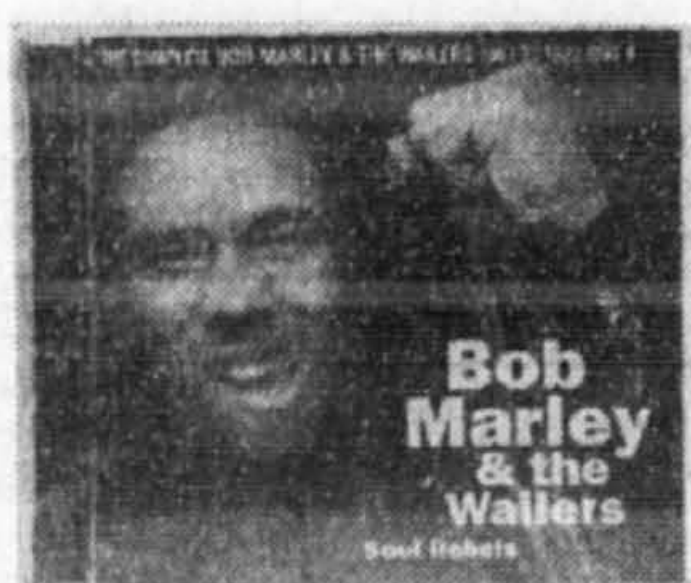
Si l'apport de Perry reste litigieux au chapitre des compositions (il prétend avoir écrit la moitié des chansons avec Marley, Bunny Wailer affirme tout le contraire) on lui doit néanmoins la brillante idée d'avoir remixé tous les morceaux en versions « dub », procédé qui consiste à effacer toutes les pistes de voix pour ne garder que le squelette instrumental (ici produit par le groupe The Upsetters, considérés comme les meilleurs musiciens jamaïcains du temps) y ajoutant ça et là des effets sonores divers — écho, phaser, réverbation et autres bruits susceptibles de capter l'oreille de l'auditeur.

Par là, cet album triple n'est pas tant l'oeuvre exclusive des Wailers que le résultat inspiré d'une collaboration fertile, sorte de croisée des chemins où s'étaient rencontrés le génie de Marley et celui de Perry, à une époque où le reggae en était encore à se définir dans la forme et dans le fond. C'est aussi l'occasion rêvée d'entendre quelques morceaux obscurs ou inédits, de même que certains tubes dans leur forme originale — des pièces comme *Kaya*, *Sun is shining* ou *African Herbsman* ayant été reprises par Marley sur ses albums subséquents avec la compagnie Island. À noter que plusieurs chansons du coffret circulaient depuis des lustres en versions piratées, dans des éditions souvent hors de prix ou sur des enregistrements de piètre qualité. À tous égards, une incontournable anthologie, qui ravira marleyphiles comme simples amateurs de musique. Et prolongera notre été de quelques mesures...

THE COMPLETE BOB MARLEY & THE WAILERS part II

Jad/Koch

Dolce vita



Dans le sillon de la mode trip hop, où règnent les échantillonnages de musiques de films des années 60 et 70, on ressort actuellement un paquet de vieilles trames sonores à saveur groove-jazz sensuel, du genre *Mission Impossible* rencontre *Le Dernier Tango à Paris*. La collection italienne Easy Tempo (six disques lancés depuis deux ans) représente peut-être le meilleur de cette nouvelle vague de rééditions — du moins si on en juge par le dernier volume de la série, délicieux mélange de pièces nocturnes pour faire l'amour ou danser à gogo. En 18 morceaux, faites votre propre cinéma : ça commence dans le bar d'un hôtel chic et ça se termine en Alfa Romeo dans les lacets d'une montagne alpine. Entre les deux, vous aurez bien bu quelques cinzano, en fumant des cigares au lit avec une rencontre de passage.

EASY TEMPO VOLUME 6 :

A CINEMATIC

JAZZ EXPERIENCE

Right Tempo/Fusion III

Tom le ténébreux

L'idée est bien sûr excellente : 23 titres du ténébreux Tom Waits — dont deux live — sur un même CD, pour ainsi souligner les bons moments de Waits sous la bannière Island. Que du bonbon : *Hang On St. Christopher*, *Jockey Full Of Bourbon*, *Way Down In The Hole* et autres Tim sont au menu. Une bonne façon de redécouvrir le répertoire de Waits, un répertoire qui a été retouché plusieurs fois au fil des ans (*Downtown Train* par Rod Stewart, *I Don't Wanna Grow Up* par les Ramones, etc.) Seul ennui : une pochette plutôt morne et incomplète qui ne contient aucun texte explicatif. Domage...

BEAUTIFUL MALADIES

Tom Waits

Island/Polygram

JFL : loin des modes

Le Dictionnaire de la musique populaire au Québec lui consacre à peine une mention et cela est bien dommage. Artiste en marge, J.F. Lamothe aurait pourtant mérité son paragraphe, lui qui nous a donné trois beaux (et rares...) albums entre 1979 et 1994. À l'écoute de *L'Îlot* (1979) et *Craque l'allumette* (1985), deux disques ici réédités par la maison Fonovox, on découvre ou redécouvre un auteur-compositeur à la sensibilité folk, qui a su résumer l'héritage de Dylan, Georges Dor, Gilles Vigneault et Gordon Lightfoot de façon plutôt personnelle. La voix est incertaine mais chaleureuse, les chansons habitées et les textes joliment tournés... vers la nature et les choses simples.

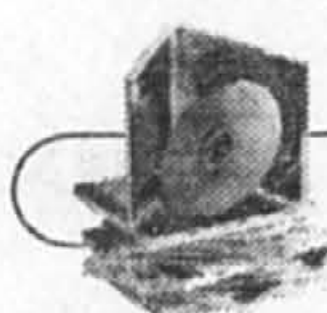
EN RÉSUMÉ

J.F. Lamothe

Fonovox

Jean-Christophe Laurence et Richard Labbé





disques

Desjardins comme un seul homme

ALAIN BRUNET

On préfère Richard Desjardins soliloque, c'est connu. Le prochain cycle de vie publique s'amorce mardi, le peuple aura ce qu'il désire. Qu'en pense le principal intéressé ?

« Ben j'veux dire... ch't'au courant », marmonne-t-il avant de laisser sonner un rire franc. Sûr de ses moyens, sûr de son joul abittibien qu'il ne cherche pas à vêtir de poésie marquante lorsqu'il parle d'homme à homme.

L'artiste n'est pas de ces leaders opportunistes et malléables, dont les sondages d'opinion éclipsent la vision. Mais il sait que le solo lui sied bien. Et que *Boom Boom*, son nouvel album, est une déflagration attendue à la suite du cycle collectif. Idem pour les récitals intimistes qui s'ensuivront dans quelques semaines.

La parenthèse Abbittibbi est bel et bien fermée... et Desjardins est toujours fier de l'avoir ouverte. « Je dirais que ben du monde ont aimé ça aussi avec le band. Je savais que ça heurterait peut-être du monde, mais la shot avait été callée pas mal clair.

« En tout cas, ça m'a donné la chance de me raffermir musicalement. Claude Vendette, Francis Grandmont ou Richard Peyrotte, c'est pas n'importe qui ! Pour moi, ce fut un énorme cours de musique. Je ne pense pas que le monde puisse me reprocher d'avoir amélioré ma musique. »

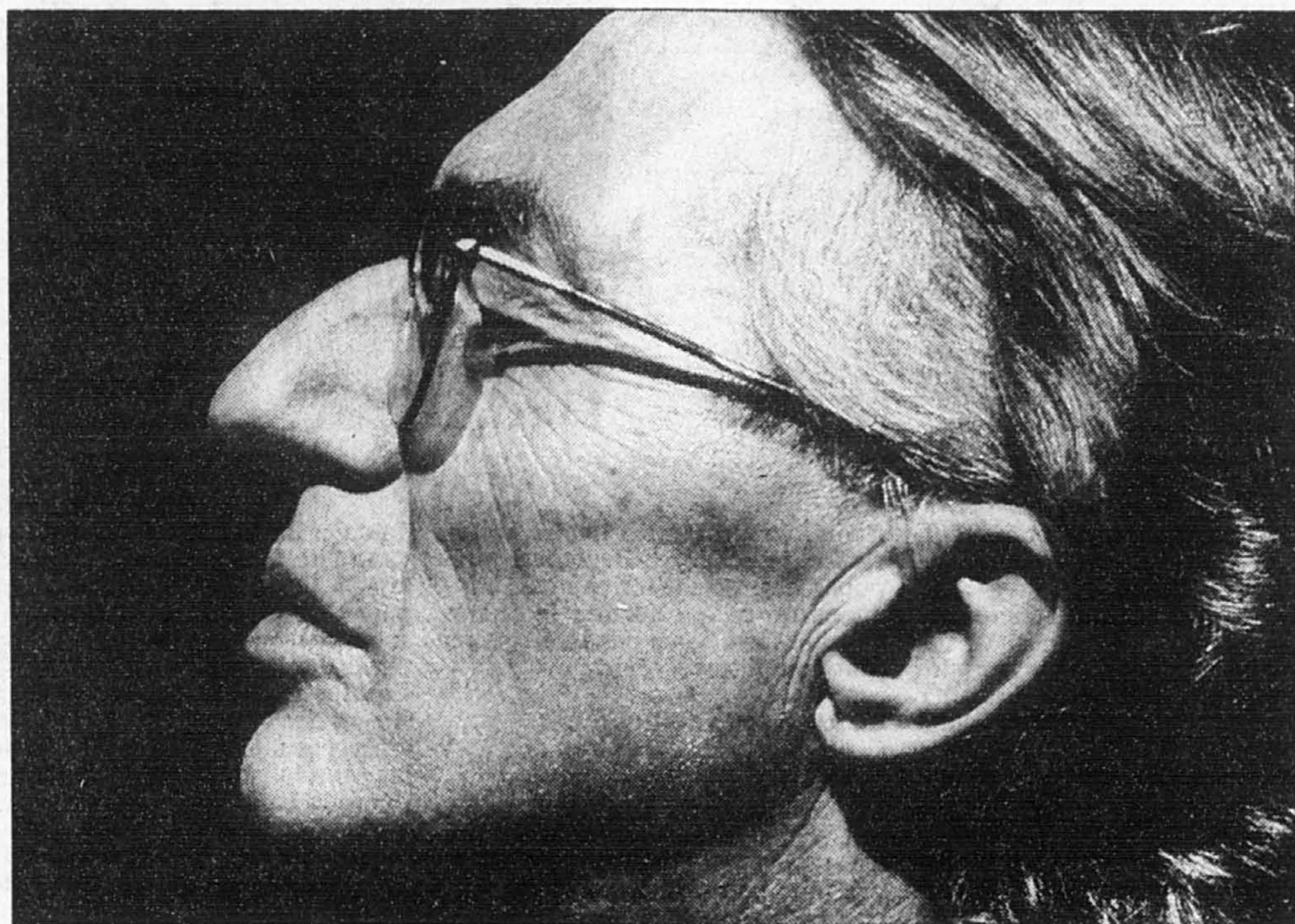
Fermons la parenthèse à notre tour. *Boom Boom*, donc.

Desjardins ne peut encore parler des mots qu'il a couchés sur mélodies, riffs et harmonies. Normal. Impossibilité de recul aux lendemains de l'accouchement. « Dans un an, je saurai ce que j'ai fait. »

À court terme, les exploits identifiants sont d'ordre musical. « La première chose, fait-il observer, c'est que ce disque est moitié guitare, moitié piano. Avant, mes guitares étaient pas mal *strummées* ! Cette fois, je me suis forcé. À tel point que j'ai de la misère à les jouer en show (rires) ! Au piano, ça s'est aussi bien passé. Ma touche est moins lourde, j'ai pris le temps de faire les arrangements, les structures harmoniques sont plus sophistiquées. »

Pierre Duchesne fut sollicité pour accompagner Desjardins dans son retour au dépouillement orchestral. Et le client se montre ravi par celui qui organisa le son de *Pigeon d'Argile*. « Un soir, j'écoutais Kevin Parent, et j'ai fini par tomber sur sa chanson où il parle du yable. Le yable est quasiment arrivé dans mon salon ! » raconte le chanteur, hilare.

D'où l'embauche de Duchesne. « J'aime bien les musiciens qui privilégient les basses fréquences, et Pierre est fort là-dedans — il n'est pas bassiste pour rien ! Avec lui,



« Avant d'être un artiste, tranche Richard Desjardins, je suis un citoyen. La poésie, ça sert aussi à exprimer des tendances, des sentiments collectifs. »

La pérennité

On cherchait le bonheur comme des chiens mexicains, raconte-t-on dans *Boom Boom*. L'An deux mille, l'an deux mille cash, l'ADN, l'ADN, l'ADN of the world reçoit-on en pleine gueule à l'écoute de *Charcoal*. La *Caissière populaire*, allégorie aussi expéditive que tellurique (signée Patrice Desbiens), dépeint une rapide descente aux enfers des finances personnelles. Dans *Première Position*, un citoyen disjoncte, vide son chargeur dans le tas. *Adieu la Terre tant si bonne, qui tant d'eau froide m'a fait boire*, chante Richard Desjardins dans *Lomer*.

Le « protest song » est révolu, soupirent les gens bien pensants depuis l'aube des années 80. Les préoccupations sociales, environnementales, économiques ou politiques sont suspectes lorsqu'elles s'immiscent dans l'acte de création. Non sans mépris, on les associe à quelques poignées de gauchistes radoteux, enfouis depuis des lustres sous les décombres idéologiques.

Seuls l'amour, le cul, la psychologie des êtres, le fantastique ou le fantasmatique sont autorisés. Desjardins n'a jamais bouffé ces salades. Lorsque les idées progressistes se sont écroulées pour laisser toute la place à la pensée néo-libérale (c'est-à-dire au vide total), l'auteur-compositeur-interprète a continué d'écrire des chansons dénonciatrices, parfois pertinentes,

parfois maladroites, manichéennes, toujours construites sur un fond de vérité.

Têtu, il s'est accroché à ses principes, il a dompté son dictionnaire, porté son joul poétique à un niveau exceptionnel, atteint l'universel. Il a ouvert son cœur, baissé ses culottes. Il se montre, d'ailleurs, toujours capable d'exploiter magnifiquement les filons du privé. Dans *Senorita*, un aveugle fantasma sur une passagère qu'il côtoie dans un train. Dans *Sören*, tout plein de désir, d'envie, de nostalgie. *Où as-tu mis ton cœur* débordé de reproches. *L'Effet Lisa* n'est pas une déclaration d'amour aussi puissante que *Tu m'aimes-tu*, néanmoins vibrante. *Si t'es mariée moi ch'suis next si t'es gaie j'change de sexe...* Ce disque excellent n'aura peut-être pas l'effet boeuf de *Tu m'aimes-tu* (de facture relativement similaire), n'annonce pas non plus de révolution conceptuelle (malgré le travail concluant du très compétent réalisateur Pierre Duchesne). *Boom Boom* confirme néanmoins la pérennité de son créateur.

BOOM BOOM
Richard Desjardins
Fouknic/BMG
En vente mardi

on sent l'instrument, on sent le matériau de l'instrument ; le bois, les touches, les cordes frottées... »

Sauf exception, le répertoire de *Boom Boom* est tout frais. « Y va toujours y avoir était dans *Boomtown Café*, et je déclamaï *Lomer* dans mes

shows, pis là j'ai mis une musique dessus. Les autres ont été faites récemment », indique Desjardins.

L'homme, par ailleurs, a laissé jaillir un éclairage sur deux complices. *La Caissière populaire*, primo, est un texte de Patrice Desbiens,

solide poète franco-ontarien qui remplaça Desjardins dans une bonne portion de tournée du magnifique *Trésor de la langue*, oeuvre maîtresse du compositeur et guitariste René Lussier.

Michel X Côté (un autre !), secundo, a écrit *Première Position* et

La pop, version fin de siècle

Pop

RICHARD LABBÉ
et **JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE**
collaboration spéciale

Depuis quelques mois, les bonnes notes commencent déjà à circuler. En Angleterre, on parlait d'un album important et incontournable. D'un album déjà candidat à la remise des prix de fin d'année. Sur-tout, on parlait du projet UNKLE avec un enthousiasme sans limite tout en criant au génie.



Après des mois d'attente, enfin, le résultat : *Psychence Fiction*, premier compact pour UNKLE, duo britannique qui comprend James Lavelle et DJ Shadow. Doit-on les présenter ? Lavelle est ce réalisateur fou qui, en 1992, à l'âge de 18 ans, fonda le label Mo Wax, puissant leader dans les sphères de la musique électronique. Shadow, lui, est ce DJ qui avait étonné un peu tout le monde en 1996 avec l'album *Endtroducing*.

Ils ne le savent peut-être pas, mais les deux potes viennent sans doute de lancer le premier album pop de l'an 2000. En se pavanant d'insolente façon sur le territoire de la pop, en chapardant tous les genres sans la moindre retenue — rap, rock, électronique, cordes symphoniques et quoi encore — Lavelle et Shadow font ici figure de brigands

magnifiques. Les rythmes chauds et les sons étranges émanent des platines de Shadow avec force, les collages sonores se mêlent à un environnement déjà particulier dont la seule règle véritable consiste à ne pas suivre de règles. Conscients des limites de l'électronique au chapitre des structures musicales et des mélodies, Lavelle et Shadow n'ont pas hésité à piger dans le grand sac de la pop pour cimenter un album qui échappe aux pièges de la répétition. Et UNKLE a d'excellents amis : Richard Ashcroft, leader de The Verve, chante *Lonely Soul*, Mike D des Beastie Boys et Jason Newstead de Metallica participent au titre *The Knock* et Thom Yorke, la voix des fortiches Radiohead, illumine *Rabbit In Your Headlights* en fin de CD. Imaginez : Ashcroft, Mike D et Yorke sur un même compact. Génial. Tout à fait génial. Et c'est peut-être là la force principale d'UNKLE. Cette capacité à absorber l'énergie extérieure pour ensuite bâtir un monde infiniment personnel et une pop entièrement puissante et efficace. Une pop version fin de siècle.

PSYENCE FICTION
Unkle
Mo Wax/A&M

Zombie un jour...

Rob Zombie, leader du groupe métal White Zombie, s'est échappé temporairement de sa bande pour offrir un premier CD en solitaire, *Hellbilly Deluxe*. Un CD qui frappe, qui agresse et qui bouge au son des guitares décapantes et des teintes de rock industriel. Un CD qui évoque... White Zombie. En vrac : histoires d'horreur, trip de série B, références sataniques... *Hellbilly Deluxe* n'est pas un vilain compact, mais pourquoi diable lancer un album solo, Monsieur Zombie, si c'est pour recrachier la formule White Zombie ? Un B pour l'effort, un F pour l'originalité.

HELLBILLY DELUXE
Rob Zombie
Geffen/Universal



Décevant

Crush, le premier extrait du premier CD de Jennifer Paige, annonçait pourtant de bien belles choses. Hélas, *Crush* est peut-être le seul bon moment de ce compact éponyme qui se perd dans une mer de ballades sirupeuses et de textes insipides qui nous réconcilient pratiquement avec l'oeuvre de Joane Labelle. Chez Jennifer Paige, rien de neuf. La même recette américaine, celle de la jolie fille qui chante ses histoires d'amour sur fond de R & B-dance dans le but évident de toucher le grand public. Avec ce premier CD, Jennifer Paige ne touchera pas grand-chose. Sauf, peut-être, le fond du baril.

JENNIFER PAIGE
Jennifer Paige
A&M

Vous avez dit pop ?

On peut facilement résumer le *Ask Anybody* du duo Swirl 360 en un seul mot : pop. C'est simple, peut-être un peu réducteur, mais c'est le son Swirl 360, groupe pas compliqué et pas prétentieux qui préfère la force des mélodies à un quelconque penchant pour l'expérimentation. Du sujet pop, il faut bien l'avouer, Swirl 360 a tout compris. Pas étonnant, donc, de constater que le groupe cartonne joyeusement sur les FM avec *Hey Now Now*, *Candy In The Sun*, *Rewind*, *I'll Take My Chances* et *Ask Anybody*

devraient suivre bientôt. Enfin, un peu de compétition pour Savage Garden.

ASK ANYBODY
Swirl 360
Mercury/Polygram



Greatest quoi ?

Un premier album intitulé *Greatest Hits* (pas de complexes !) ; un chanteur sans visage (est-il Français, Algérien ou Québécois ? Est-ce un groupe ou un mec tout seul ?) ; des musiciens qui n'ont pas de nom (lire les crédits, vous comprendrez) : d'entrée, le projet de PÉPÉ INC. pique la curiosité... D'où cette petite déception une fois le disque consommé. Pas que les morceaux soient mauvais... Dans l'arène de la pop FM francophone, PÉPÉ INC. se défendrait même assez bien. Les ambiances sont planantes, les textes pas cons — encore qu'ingénu. Pour l'originalité par contre, c'est un peu moins convaincant. Quand PÉPÉ se prend pour Bashung *Et c'est bien* Bernard Lavilliers (*L'Amour c'est quelque chose*) ou le Maxime Le Forestier des années 80 (*Un Signe de toi*), c'est pour souffrir des comparaisons. De loin, on préférera l'imaginaire des instrumentaux à saveur world, où le mystère prend déjà plus de sens...

GREATEST HITS
Pépe Inc.
Leila/Select

Nouveautés

VH1 STORYTELLERS / GREATEST MOMENTS, Culture Club, Virgin. Double dose de nostalgie : un CD en spectacle et un CD qui réunit les tubes de la bande à Boy George. Pour les fans. S'il en reste.

RHINOPLASTY, Primus, Interscope/Universal. Les pièces de Gabriel, XTC et autres Metallica dans le broyeur de Primus. Tordant.

I KNOW, Luther Vandross, Virgin. Treize titres, neuf ballades. ZZZZZZZZ...

GENTLEMAN'S BLUES, Cracker, Virgin. Un rock solide, porteur d'émotion et fort intelligent. Prédiction : les fous de rock vont craquer pour Cracker.

RAUMPATROUILLE, Original soundtrack, Bungalow/Fusion III. Trame sonore de la série télé Raumpatrouille, équivalent allemand de nos vieux Star Trek. Une symphonie spatiale enregistrée en « nouveau son astronautique ».

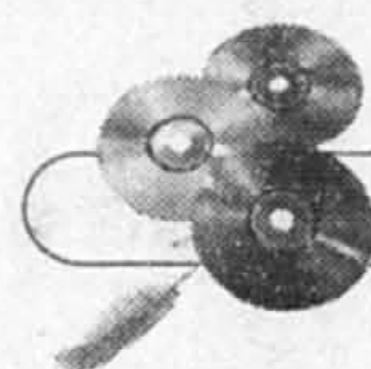
EIGHT-FIFTEEN-EIGHTY, Pat Benatar CMC/BMG. Le 15 août 1980, Pat Benatar se lâchait lousse au Old Waldorf de San Francisco. Tout un show... mais quelle affreuse pochette.

SWING MUSIC FOR MODERN HEPCATS, artistes divers, Sony. Le swing est à la mode... On en profite pour ressortir Cab Calloway, Benny Goodman et Glenn Miller du placard. Opportuniste ? Ben voyons. Juste *In the mood*...

H2O, Geneviève Charest, Artic/Muscor. Entre Natalie Choquette et Emma Shapplin, Geneviève Charest mélange chant classique, rock détente et reprise larmoyante des *Pauvres de Plume* Latraverse. Pop de qualité... malgré le mélo.

KISS THE SKY, Tatyana Ali, Work/Sony. Ça ressemble à Céline, ça ressemble à Whitney, ça ressemble à Janet. Dommage pour Tatyana, mais l'égare des « soul divas » est déjà pleine.

Richard Labbé
et Jean-Christophe Laurence



jeux

À tout seigneur, tout honneur

ANDRÉ MONDOUX
collaboration spéciale

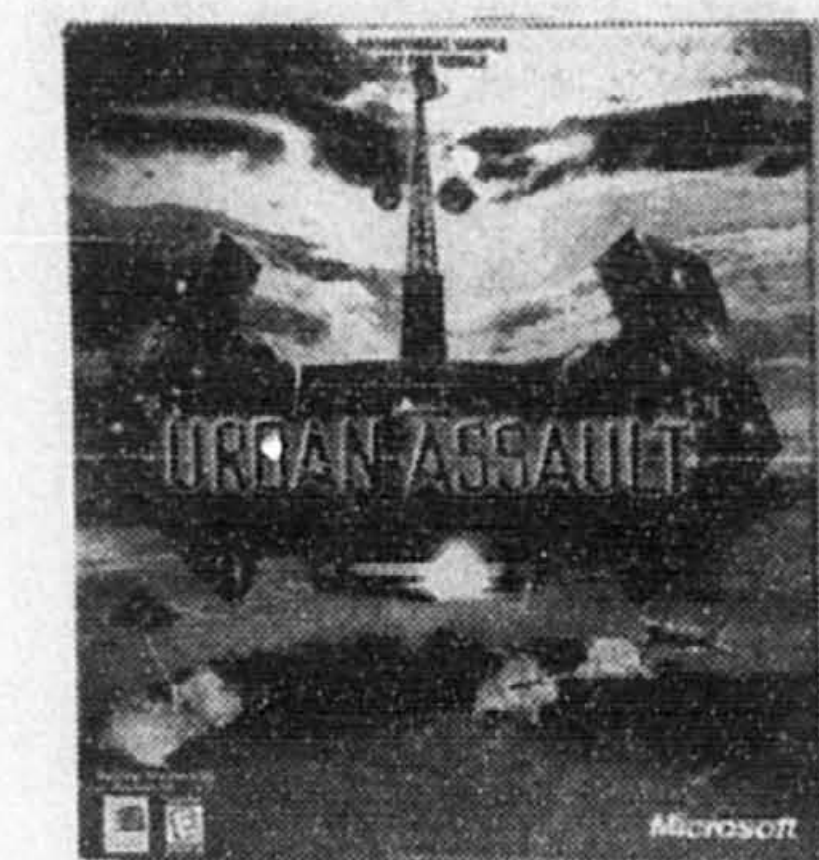
Il revenait certes à un produit de la firme Blizzard, celle dont les deux derniers jeux (*Diablo* et *Warcraft*) ont reçu le titre envié du jeu de l'année, d'ouvrir cette nouvelle chronique de jeux. Et tout indique que *Starcraft*, le dernier-né de la firme, est destinée au même avenir. Selon les données compilées par le magazine de jeux *Coming Soon*, *Starcraft* occupe la tête du top 100 depuis plus de 20 semaines, soit depuis sa sortie au printemps dernier.

Action en temps réel

Starcraft fait partie de la catégorie de jeux que l'on nomme jeux de stratégie en temps réel (RTS — *Real Time Strategy* en anglais). Les jeux de stratégie en temps réel adoptent habituellement le modèle suivant : le joueur doit exploiter des ressources naturelles afin de pouvoir produire la main-d'oeuvre, les unités militaires, les bâtiments et autres infrastructures nécessaires à l'épanouissement de sa civilisation. Le jeu ne se déroule pas en « rondes » où les joueurs ont tout le temps pour réfléchir et effectuer leurs opérations. La dimension « temps réel » indique que l'adversaire (un humain ou l'intelligence artificielle de l'ordinateur) peut frapper en tout temps... ce qui est habituellement le cas ! L'attrait de ce type de jeux est donc d'élaborer des stratégies d'attaque et de défense dans des situations d'actions rapides. Avis aux parents : si votre ado tarde à réagir à l'annonce du souper, soyez indulgents. Il est sans doute pris sous le feu nourri des lasers d'un groupe de barbares qui tentent de prendre d'assaut la caserne de laquelle — dans moins de deux minutes ! — sortira la super unité militaire qui lui permettra de sauver son quartier général...

Dis-moi qui tu es...

Blizzard est passée maître dans



les jeux de stratégie en temps réel. Avec *Starcraft*, la firme repousse davantage les limites de ce type de jeux en proposant une variété impressionnante de situations. D'emblée, le joueur doit choisir laquelle des trois races ils veut incarner pour réaliser l'une des dix missions offertes (au total donc 30 missions possibles). Chaque race possède ses propres caractéristiques. Les Terrans sont des descendants terriens ayant des bâtiments mobiles et des armes conventionnelles ; les Zerg sont des insectes pouvant construire des bases souterraines et brûler leurs adversaires avec des jets d'acide ; et les Protos sont une race technologiquement évoluée pouvant ériger plusieurs structures simultanément et attaquer leurs ennemis avec des canons à antiparticules et à effets psychiques.

Chaque race propulse donc le joueur dans un univers particulier possédant ses propres scénarios, ses configurations de terrain, ses unités militaires et, bien sûr, ses propres impératifs stratégiques pour réaliser les missions individuelles. Voilà donc un jeu qui ne s'épuisera pas au bout de quelques semaines.

Sur le plan de la stratégie, *Starcraft* présente par contre un léger ir-

ritant : le jeu tend à rendre victorieuse la stratégie de lancer une poussée initiale massive sur la base ennemie, ce qui écourt le jeu et élimine la richesse des interactions plus complexes à venir.

Le 2D à son meilleur

Starcraft n'est pas un jeu avec une interface à graphiques en véritable 3D (comme *Total Annihilation*) qui ont présentement la cote. Par contre, il s'agit probablement d'une des plus belles interfaces 2D réalisées jusqu'à ce jour, les animations sont détaillées et font preuve d'imagination et les effets cinématographiques sont superbes. Le jeu propose également des éclairages dynamiques, principalement de sortir graduellement de l'ombre les zones où s'aventurent les unités des joueurs. Les éclairages dynamiques constitueront sans doute la prochaine révolution des jeux 3D et le fait que Blizzard l'ait introduit si tôt est un excellent présage pour ses futurs titres.

Jouer en groupe

La montée d'Internet a une influence majeure sur l'industrie des jeux informatiques : nul produit digne de ce nom ne saurait offrir un module de jeu en mode multi-

joueurs. Blizzard a mis sur pied un vaste site Internet, nommée BattleZone (<http://www.battle.net/>), pour permettre de jouer à plusieurs avec ses principaux titres, dont *Starcraft*. En se branchant sur le site, les joueurs peuvent se réunir sur un des serveurs de jeux et ainsi jouer ensemble ou les uns contre les autres, tout ça gratuitement (hormis les coûts de l'accès au Net comme tel). Conseil aux joueurs internautes : méfiez-vous des « goons » qui aiment lancer en début de partie une attaque massive contre votre base principale...

Avec l'incroyable quantité de jeux offerts sur le marché, ne pas tomber sur un citron peut effectivement être un... jeu périlleux ! Avec *Starcraft*, vous ne risquez pas de vous tromper.

Si vous aimez le genre...

Si vous aimez *Starcraft* et que vous ne connaissez pas les autres succès du fabricant Blizzard, vous pouvez être comblé. *Warcraft* (I et II) est le jeu qui a propulsé la firme parmi les meilleurs concepteurs de jeux. Il met en vedette le combat incessant que se livrent les civilisations des humains et des ogres. À surveiller : la prochaine version *Warcraft II Platinum* jumellera le ti-

tre original *Warcraft II : Tides of Darkness* et le module d'expansion *Beyond the Dark Portal* avec le module de jeu sur le Net BattleZone.

Diablo, reprend la même formule mais l'adapte à l'univers des jeux de rôle et de fantaisie. Le joueur doit descendre dans des abîmes infernales et affronter une panoplie de monstres et de morts vivants. Ce faisant, il acquiert d'autres armes ou pouvoirs qui lui permettront de poursuivre sa route jusqu'à l'objectif ultime. À surveiller : déjà les copies bêta de *Diablo II* commencent à circuler auprès des principaux magazines de jeux américains...

Urban Assault

De toute évidence, l'incroyable popularité des jeux de Blizzard n'est pas sans susciter l'envie des autres fabricants, voire même les inspirer. Ainsi Microsoft, qui de plus en plus tend à s'imposer dans l'industrie des jeux informatiques, propose depuis peu le titre *Urban Assault*.

De jeu de stratégie en temps réel se déroule à une époque où la Terre, suite à des conflits nucléaires, est devenue un vaste dépotier que se disputent des factions adversaires de terriens survivants et des races d'extraterrestres voulant éradiquer toute vie de la surface de la planète. Le joueur doit produire des escadrons d'unités militaires (tanks, chasseurs, hélicoptères, etc.) et nettoyer les villes des différentes missions secteur par secteur. Le graphisme du jeu n'est pas aussi sophistiqué que *Starcraft*, mais *Urban Assault* a quelques particularités intéressantes. L'action se déroule dans un environnement 3D et s'il veut réussir ses missions, le joueur doit se « téléporter » à l'intérieur d'une des unités militaires et ainsi prendre les commandes de ce qui devient du coup un jeu d'action à point de vue subjectif.

Par contre, l'expérience de jeu, malgré la quarantaine de missions offertes, tend à être monotones.



vidéos

L'autre rentrée télévisuelle

C'est à l'automne que les clubs vidéo se préparent au temps froid

SONIA SARFATI

La rentrée télévisuelle ne se fera pas uniquement dans nos salons... puisque les clubs vidéo accueilleront, dès mardi, plusieurs héros du petit écran : le comique Olivier Guimond, les enfants abandonnés sous l'ère Duplessis, le p'tit Caillou, le hockeyeur Pierre Lambert, les jeunes animateurs de *Radio-Enfer* et *Buffy la tueuse de vampires* se lanceront en effet à l'assaut de ces allées hantées, depuis le 1er septembre, par le *Titanic*.

Une invasion qui ne tient pas du hasard, fait remarquer François Poitras, propriétaire de la Boîte Noire : c'est à l'automne que les clubs vidéo, d'une part, récoltent les gros canons de l'été et, d'autre part, se préparent au temps froid... en mettant sur leurs tablettes ces coffrets qui, quand la bise sera venue, feront de pratiques cadeaux de Noël. D'ici là, on peut toujours louer.

Dans la catégorie « Sortez vos klee-nex », entrée des *Orphelins de Duplessis* et de *Cher Olivier*. Sérieusement, deux séries magnifiques qui ont récolté leur lot de prix. Mérités.

La première, réalisée par Johanne Prigent (quatre épisodes, deux cassettes de 90 min.), trouve toute sa puissance dans la sobriété de son traitement. Inspirée du livre de Bruno Roy, cette histoire avec intelligence trace le portrait peu flatteur d'une époque, d'une politique, d'une église. Dur, de s'apercevoir que la plus grande douleur de ces garçons ne venait pas des coups qu'ils recevaient mais des privations. Pas d'amour, pour ces fruits du péché. Et surtout, pas d'instruction : il les fallait déficients mentaux pour recevoir les subsides du gouvernement. Et c'était il y a à peine quarante ans...

Quant à la série *Cher Olivier*, réalisée par André Melançon (quatre épisodes, deux cassettes de 90 min.), elle repose sur une distribution exceptionnelle de laquelle se démarque Benoît Brière — puisque omniprésent en Olivier Guimond, le grand comique à la triste vie.

Grande nouvelle pour les adolescents : *Buffy la tueuse de vampires* est maintenant disponible en français sur vidéocassette.

Sur une note plus gaie, une grande nouveauté destinée aux adolescents : elle prend la forme des trois vidéocassettes de *Buffy la tueuse de vampires* — et les formes de Sarah Michelle Gellar. Grande nouveauté parce que cette série qui, depuis quatre ans, met sur les dents des centaines de milliers d'amateurs de H (pour horreur et humour), n'a jamais été diffusée en français... alors que sur vidéo, sous le titre *Buffy contre les vampires*, la belle chasseresse, le mystérieux Angel, le Gardien cérébral, la bande du collège Sunnydale et les cohortes d'horribles vampires s'expriment au moyen de la langue de Molière. Et de quelques onomatopées.

Lesquelles abondent également dans *Radio-Enfer* (neuf épisodes, trois cassettes de 85 min.), la populaire série de Canal Famille qui met en vedette Rachel Fontaine, Anne-Claude Chénier, Michel Charette et François Chénier. Une gang d'adolescents qui animent leur polyvalente... grâce à

la radio étudiante où ils sévissent. C'est du sport que de les voir aller !

Mais moins, quand même, que de suivre les hauts et les bas de la carrière de Pierre Lambert dans *Lance et Compte I* (cinq cassettes de 2 heures), la série avec laquelle Réjean Tremblay a tâté pour la première fois à l'écriture télévisuelle ; et avec laquelle Carl Marotte s'est fait connaître puis oublier — et Marina Orsini, découvrir (dans tous les sens du terme) et nous rester.

Finalement, un p'tit dernier pour le p'tit dernier ? Seize épisodes de la série télévisée *Caillou* sont repris sur deux vidéocassettes, *Que fait Caillou ?* et *Où est Caillou ?* Bref, le sympathique personnage chauve semble avoir le vent dans les voiles et ne pas traîner à la patte, tel un boulet, l'affaire qui oppose l'éditrice Christine L'Heureux à l'illustratrice Hélène Desputeaux.



Plus prévisible que ça, tu écris toi-même le scénario. Là, dans ce manège total d'imagination, se trouve la véritable horreur de cette intrigue signée Stephen Sommers, dans laquelle des hommes (le bon, la brute et le truand) et une femme (la *Bond-girl* Framke Janssen) affrontent une pieuvre géante — plus convaincante dans son rôle que les acteurs. Bref, que ceux qui succombent à la tentation de louer *Deep Rising* jouent à deviner la teneur de la prochaine scène. Difficile de rater son coup : le principal élément de suspense consiste ici à savoir si la mise en plis de Treat Williams survivra aux combats et aux trombes d'eau. Elle survivra.

★★★

DEEP RISING
(V.F. : EMERGENCE DES PROFONDEURS)
De Stephen Sommers. Avec Treat Williams, Framke Janssen, Anthony Heald, Kevin J. O'Connor.
Sortie : 15 septembre

Bruce Willis, en terme de rôles, c'est toujours le bon gars mal pris. Reste qu'en terme de films, il y a de bons Bruce Willis et des pas bons Bruce Willis. *Mercury Rising* en est un bon. Pas du calibre de *Die Hard* mais supérieur à *Armageddon*, et plus palpitant que le psychodrame « Demi quitte Bruce » ou que la bucolique balade « Bruce s'en va-t à Hollywood Planet ». Incarnant ici l'agent Art Jeffries, Willis assure la protection d'un gamin autistique qui est parvenu à déchiffrer le nec plus ultra des codes de sécurité du gouvernement américain. Problème. La solution, selon les méchants de l'Agence de sécurité nationale : éliminer l'enfant. C'est sans compter sur l'intervention de l'ami Bruce, à qui les plaies et les bosses vont mieux que le costard-cravate.

★★★

MERCURY RISING
(V.F. : MERCURE À LA HAUSSE)
De Harold Becker. Avec Bruce Willis, Miko Hughes, Chi McBride, Alec Baldwin, Kim Dickens.
Sortie : 15 septembre

Le père, le fils et le basket : la trinité pas vraiment sainte que présente Spike Lee dans *He Got Game* est un savoureux mélange de genres dans lequel l'humour se mêle à l'absurde. L'histoire est celle de Jesus, superstar... du basketball. Et de son père, condamné pour le meurtre de son épouse — la mère de Jesus, donc. Libéré sur parole, l'homme a une semaine pour convaincre Fiston d'épouser les couleurs de Big State. Si la barque menée par Denzel Washington et Ray Allen surfe parfois sur le pathos, elle ne plonge jamais dans le mélodrame carabiné. On regrette que Spike Lee n'ait pas sorti son compas plus souvent : à suivre le chant d'autant de sirènes, on risque de finir en queue de poisson.

★★★

HE GOT GAME
De Spike Lee. Avec : Denzel Washington, Ray Allen, Milla Jovovich, Rosario Dawson, Hill Harper, Zeldia Harris.
Sortie : 15 septembre

Avec *La Vérité si je mens*, Thomas Gilou a fait un malheur en France : son coup d'oeil sur la communauté juive du quartier du Sentier, à Paris, a fait rire quelque cinq millions de personnes. Boaz Yakin, scénariste et réalisateur de *A Price Above Rubies*, a quant à lui opté pour un regard très différent afin de présenter la communauté juive hassidique de New-York : sa caméra et son récit sont très doux, très poétiques. Très tendres (trop ?) envers Sonia, qui vit sa vie de femme mariée. Effacée. Jusqu'au jour où son époux, professeur dans une école juive orthodoxe, est transféré de Brooklyn au Queens. La solitude de la jeune femme se transforme en une quête d'émancipation. Qui ne se fera pas sans douleur. Nous verserons quelques larmes avec et pour elle.

★★★

A PRICE ABOVE RUBIES
De Boaz Yakin. Avec Renée Zellweger, Christopher Eccleston, Allen Payne, Glenn Fitzgerald, Julianna Margulies.
Sortie : 15 septembre

Merci, Jessica. Merci, Jessica Lange. Sans elle, *Hush* serait des oeuvres qui passent sans laisser de traces. Avec elle, le premier long métrage de Jonathan Darby ne sombrera pas immédiatement dans l'oubli (laissions lui un sursis de quelques heures !). La belle dame interprète ici une veuve bien décidée à remettre Fiston là où il doit être : dans ses jupes. Pour ce faire, elle multiplie les gentilleses et les attentions envers sa bru (Gwyneth Paltrow). Qui, pas plus bête qu'une autre, finira bien par se rendre compte des intentions malveillantes de sa belle-mère. De quoi vous faire (re)découvrir tous les bons côtés de la vôtre.

★★★

HUSH
De Jonathan Darby. Avec Jessica Lange, Gwyneth Paltrow, Johnathon Schaech, Nina Foch, Debi Mazar.
Sortie : 15 septembre

« Mon grand-père et moi, nous nous sommes toujours occupés l'un de l'autre. » C'est Joshua qui parle. Joshua qui a une dizaine d'années et qui doit apprendre à accepter la pire des trahisons : le vieillard est parti. Pour toujours. Mort du cancer. Mais, au delà de la douleur causée par cette perte, ce qui tourmente le plus l'enfant est l'incertitude. Grand-papa est-il bien, « là » où il « vit » à présent ? Film familial typique du genre, plein de bonnes intentions et de bons sentiments, *Wide Awake* raconte le cheminement spirituel d'un gamin très original (dans son comportement comme dans ses questions). Mais aussi, et surtout, ses différents « éveils ». C'est ainsi que, soudain, les filles lui paraissent intéressantes. Tiens, tiens...

★★★

WIDE AWAKE
(V.F. : ÉVEIL À LA VIE)
De M. Night Shyamalan. Avec Joseph Cross, Rosie O'Donnell, Denis Leary, Robert Loggia.
Sortie : 15 septembre

Arts et spectacles

Personnages urbains vus par David La Haye

MARIE-ÈVE GÉRIN

La maison de la culture du Plateau Mont-Royal a ouvert ses portes cette semaine à une centaine de citadins anonymes, jeunes, tatoués et *piercés* pour la plupart. Autant de personnages croqués par la pellicule dans les rues de la métropole.

L'idée de l'exposition de photos est de David La Haye qui brillait toutefois par son absence au vernissage jeudi dernier. Il était retenu, nous a-t-on dit, par un tournage au Nouveau-Brunswick.

Au printemps, le comédien a eu envie de se remettre à la photographie — un médium qu'il a délaissé quand le métier d'acteur s'est imposé — en aidant une bonne cause.

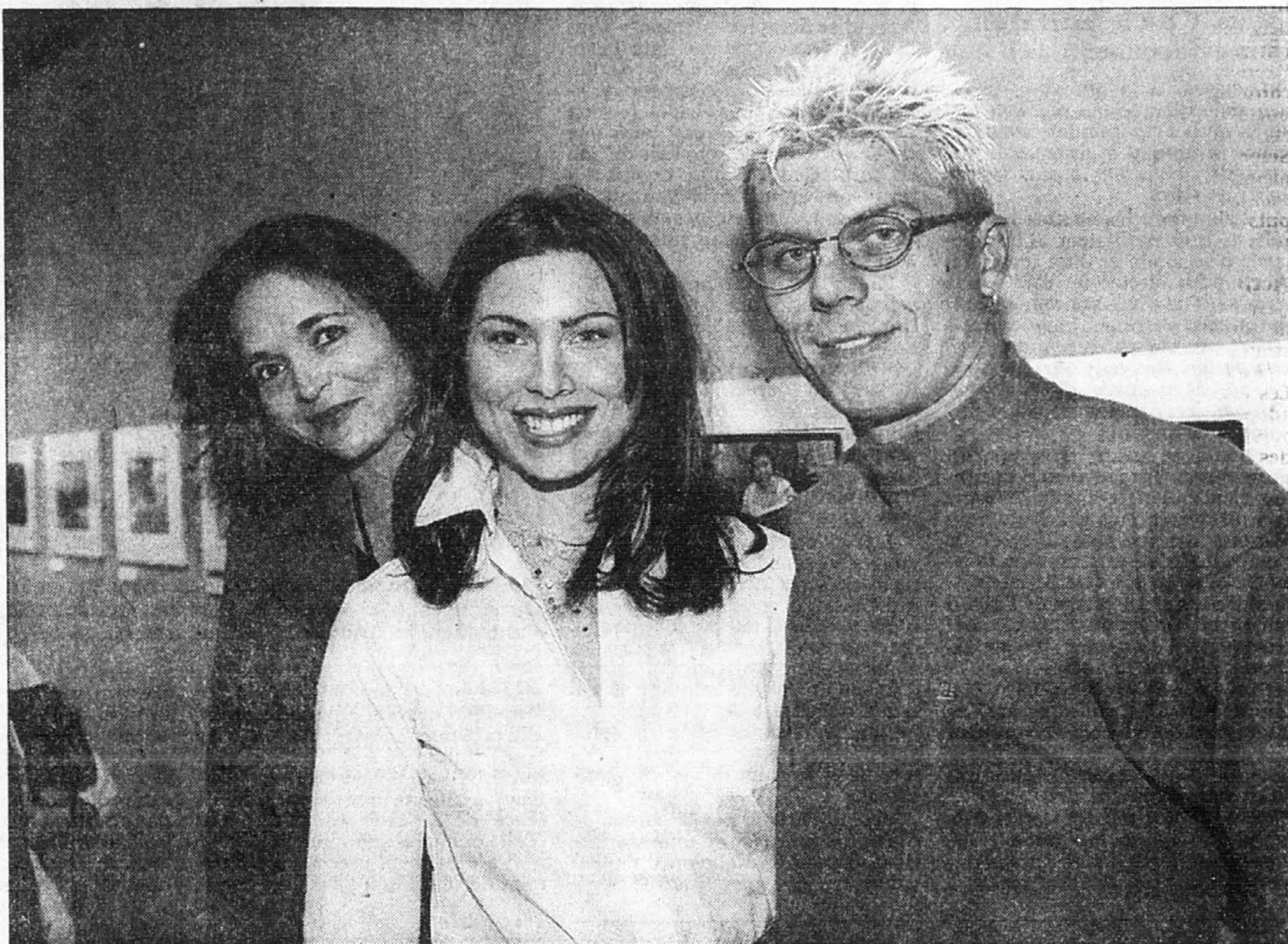
C'est ce que nous a expliqué la réalisatrice Lyne Charlebois (*Les Temps fous* de Daniel Bélanger, *Diva*) qui fait partie — avec Marie-Hélène Tardi, une jeune étudiante, et Éric Mongeau, un artiste multidisciplinaire bien connu pour ses sculptures de sable — des quatre photographes qui ont participé au projet.

Personnages urbains. Le titre de l'exposition résume bien son contenu. Quant à la cause, il s'agit de celle du père Pops, qui apporte depuis plusieurs années un peu de réconfort aux jeunes sans-abri du centre-ville montréalais.

Lyne Charlebois a abordé chacun de ses sujets en leur tendant une petite ardoise noire. « Écrivez ce que vous voulez », leur demandait-elle avant de les immortaliser sur pellicule. Le résultat est intéressant.

« Aider les gens rend la vie moins absurde. Ce qu'on voudrait, avec l'argent qu'on va recueillir, c'est fournir des *kodaks* aux jeunes de la rue pour qu'ils se prennent eux-mêmes en photo l'an prochain », explique la réalisatrice.

Les personnages urbains sont exposés à la maison de la culture du Plateau Mont-Royal jusqu'au 11 octobre, jour de l'encan-bénéfice qui aura lieu à 14 h. La centaine de clichés seront alors vendus au profit de l'oeuvre *Pops dans la rue*.



Lyne Charlebois, Marie-Hélène Tardi et Éric Mongeau, trois des photographes qui se sont promenés dans les rues de la métropole.

Les uns et les autres

Sauveur du monde

Professionnel jusqu'au bout des doigts, Bruce Willis assume très bien son statut de sauveur du monde dans *Armageddon*. Le magazine *Ciné Live* lui a demandé ce qu'il pourrait faire de plus dans son prochain film. Jouer Dieu lui-même ? Voici ce qu'il a répondu.

— Vous savez aux États-Unis, dans les Pages jaunes, j'ai mon nom dans la catégorie « Sauveurs du monde »... Comme j'ai déjà sauvé le monde trois ou quatre fois, ça devient de plus en plus facile. Alors, entre chaque sauvetage, je fais un film, comme *Breakfast for Champions*, par

exemple, que j'ai tourné juste après *Armageddon*. — Avez-vous maintenant envie de passer à la réalisation ?

— Non, pas vraiment. Réaliser représente un travail énorme. Déjà, faire un film en tant que comédien et donner l'impression que tout est simple, ce n'est pas facile. Mais ça fait partie de mon travail. Réaliser un film, c'est investir énormément de son temps et, pour l'instant, je ne m'en sens pas l'envie...

— On parle souvent des effets spéciaux. Mais il est aussi des cinéastes qui tournent caméra à l'épaule sans effets spéciaux comme les réalisateurs danois Lars Van Trier et

Thomas Vinterberg, pourtant reçus à Cannes dans la Sélection officielle...

— Ça ne m'étonne pas, il existe des tendances radicalement différentes dans le cinéma. Les gens font des films avec toutes sortes d'appareils, de la grosse caméra au caméscope. Il y a peut-être un désir de réinventer le cinéma. Il ne faut pas oublier que quel que soit le contexte, quelles que soient les méthodes et quels que soient les appareils, faire un film c'est d'abord raconter une histoire. Et on raconte des histoires depuis la nuit des temps. Depuis que le monde existe, il y a des conteurs. Et ça, c'est vraiment le cinéma...



ZOOM

John Hurt

« Pour moi, jouer, c'est quelque chose qui a à voir avec l'imaginaire. Je ne suis pas ce qu'on appelle un acteur de la Méthode. Le travail d'un acteur ? Essentiellement prétendre qu'on est quel-
qu'un d'autre. Comment arriver à cette prétention, si convaincante ou si imaginative soit-elle, c'est une chose dont on ne peut pas parler. J'ai l'habitude de dire que les journalistes n'ont que six questions, et toutes, d'une manière ou d'une autre, ne veulent dire qu'une chose : « Comment arrivez-vous à jouer ? » Et c'est la seule question à laquelle on ne peut pas répondre... C'est comme si on demandait à un écrivain comment il fait pour écrire. S'il taille ses crayons en premier ou s'il attaque à la plume... Cela n'a pas vraiment d'intérêt pour le public. Ce n'est pas vraiment ce que vous voulez savoir ? Ce que vous, vous voulez savoir, c'est pourquoi tout le monde n'y arrive pas. »



Studio

LES MOTS

Lavage de cerveau

■ Ensemble de contraintes psychologiques ou physiques exercées sur un individu pour l'amener à modifier ses propres convictions et réactions, et à en adopter d'autres, conformes au but poursuivi (milieu XX^e siècle). Traduction de l'américain *brain-washing*, l'expression appartenait à l'origine au vocabulaire journalistique. Le *Robert* précise qu'elle s'est popularisée après la guerre de Corée.

FLASH

Coeur de père

Steven Tyler, du groupe Aerosmith, a sommé Bruce Willis de laisser sa fille tranquille. Tyler a vu rouge en entendant dire que l'acteur de 42 ans avait des vues sur sa covedette d'*Armageddon*. Liv, âgée de 21 ans. Cette dernière a pourtant affirmé à son père que Bruce ne l'intéressait aucunement et qu'elle préférerait de loin les jeunes gens de son âge, mais Tyler n'est pas convaincu...

Pesci et le Tout-Puissant

■ Joe Pesci aime se recueillir à l'église, mais il se plaint de ne pouvoir assister aux services du dimanche parce que les autres fidèles passent leur temps à le regarder et à chuchoter son nom. Si bien qu'il a décidé de se rendre au lieu saint l'après-midi, moment de la journée où il n'y a presque personne, afin, dit-il, de pouvoir converser tranquillement avec le Tout-Puissant...

Faut ce qu'il faut !

■ Jay Leno vient d'agrandir, au coût de 400 000 \$, l'énorme garage où sont entreposées sa trentaine de voitures classiques et de motocyclettes. Il a désormais suffisamment de place pour accroître encore sa collection !

Vieille incroyable...

■ Leonardo DiCaprio déambulait sur une plage de la région de Malibu, lorsqu'une vieille dame qui pique-niquait au bord de la mer — et qui ne l'avait évidemment pas reconnu — lui fit remarquer qu'il était maigre à faire peur et que de toute évidence, il mangeait rarement à sa faim. Et, mettant la main dans son sac de plage, elle en sortit un énorme sandwich qu'elle lui tendit en di-



Liv Tyler

sant : « Tenez, cela vous fera du bien. » DiCaprio la remercia en souriant : « Vous savez, dit-il, je suis un acteur très connu. » « Oui, répondit la vieille dame, et moi, je suis Raquel Welch ! »

Sans mari...

■ Diane Keaton a adopté une petite fille il y a deux ans, mais elle n'a jamais voulu se marier. « Cela aurait peut-être été une bonne décision, avoue l'actrice de 52 ans, mais je ne pense pas que le fait de ne pas me ma-

rier ait été une erreur non plus. Les gens qui prétendent qu'une femme ne peut pas être heureuse sans mari ne savent pas de quoi ils parlent... »

Où suis-je ?

■ Whitney Houston a commis une bêtise en s'écriant, à la fin d'un concert qu'elle donnait à Lisbonne : « J'adore l'Espagne ! » Comme il fallait s'y attendre, la malheureuse, qui s'était rendu compte trop tard de son erreur, a été copieusement huée.

Milla Jovovich, d'une légende à l'autre

■ Après avoir incarné la Jeanne d'Arc de Luc Besson, dont le tournage tire à sa fin, Milla Jovovich (*Le Cinquième Élément*) interprétera une nymphe dans *The Boathouse*. Inspiré d'une légende venue d'Europe centrale le film à la fois mystique et contemporain, est un conte sur l'immortalité.

Souvent, femme varie...

■ Arrivant à l'aéroport de Los Angeles pour prendre un avion à destination de New York, Faye Dunaway n'a pas hésité à administrer une gifle retentissante à un photographe qui s'était aventuré trop près d'elle, en s'écriant : « Je ne suis pas d'humeur à supporter ce genre d'indiscrétion aujourd'hui ! » Trois jours plus tard, à son retour, elle tomba sur le même paparazzi, qui recula prudemment de plusieurs pas en la voyant. Mais il n'avait apparemment rien à craindre, puisque l'actrice lui fit un large sourire et lui souhaita une excellente journée...

SOURCES : AP, Movieline, Globe, People

POP-CORN

■ La vie est vraiment trop courte pour tenter des expériences quand on sait dès le départ qu'elles ne vont déboucher sur rien.

Meryl Streep

■ L'amour est la chose la plus importante au monde. C'est ce qui nous unit, et c'est ce qui nous sauvera du désastre.

Sean Lennon

■ J'ai eu mon premier emploi à l'âge de 10 mois. Il s'agissait d'un message publicitaire pour une entreprise d'aliments pour chiens. Lors de la

séance d'essai, le chiot m'a mordu le nez. Tout le monde a figé, jusqu'à ce que j'éclate de rire. Je fus engagée et je n'ai pas cessé de travailler depuis.

Drew Barrymore

■ Jadis, je faisais confiance à tout le monde. J'étais convaincue que tout homme plus âgé que moi me traiterait comme sa fille, prendrait soin de moi et me prodiguerait de judicieux conseils. Puis, j'ai compris qu'on ne pouvait jamais avoir confiance en personne.

Daryl Hannah

Roberto Benigni et la simplicité

LUC PERREAULT

La Presse au Festival de

TORONTO
Des célébrités du monde entier ont envahi Toronto pour le week-end. Ne cherchez pas trop longtemps la cause de tous ces attroupements. C'est le festival du film, évidemment.

Quoique, à la réflexion, je me demande bien ce qui poussait hier après-midi l'ex-premier ministre Brian Mulroney à arpenter la rue Yorkville, l'endroit le plus fashionable en ville.

J'étais parmi les nombreux festivaliers qui profitaient d'un moment d'accalmie et d'un temps radieux pour siroter un café à une terrasse. On a vu Mulroney serrer des mains, s'arrêtant longuement à causer, accostant tout ce qui passait à sa portée. Nouvelle carrière au cinéma? Manoeuvre de diversion commandée par son copain Bill? Allez donc savoir!

Hormis ce genre de one-man-show nullement prévu au programme, il semblait tout à fait normal hier de croiser dans le hall du Four Seasons des personnalités de la trempe de Roberto Benigni, vedette de *La Vie est belle*, ou de Donald Sutherland. Le dernier film de l'acteur canadien, *Without Limits*, fait l'objet ces jours-ci d'un gros lancement. C'est loin d'être le seul.

Suivant une tradition bien établie depuis déjà plusieurs années, les studios hollywoodiens profitent de l'animation qui entoure la manifestation pour lancer quelques-uns de leurs gros canons.

Soirées de gala, conférences de presse, interviews personnalisées: tout est prétexte à faire auprès des médias leurs nouveautés. Jamais à

court d'idées, les Américains ont créé il y a plusieurs décennies un concept qui permet d'accommoder le maximum de journalistes dans un minimum de temps et d'espace: le *junket*. Pendant une moyenne de vingt minutes, chaque vedette qui participe à ces *junkets* passe d'une table de journalistes à l'autre, répandant ainsi la bonne nouvelle.

Parmi la dizaine peut-être de *junkets* qui se déroulent à Toronto pendant le festival, je me suis laissé tenter hier par celui de Roberto Benigni. Voilà un réalisateur vraiment attachant et pas banal, je veux parler de l'homme aussi bien que de l'artiste. On se souvient de son enthousiasme à Cannes quand il a reçu son Grand Prix. Sautant au cou de tous les membres du jury, il avait déridé jusqu'au très sérieux Martin Scorsese.

Hier, il était accompagné de Nicoletta Braschi, une femme au sourire charmeur et à la voix douce qui, la première, reconnaît en Benigni un être exceptionnel. Les deux forment un couple, soit dit en passant, dans la vie comme dans le film. Dans *La vita è bella*, elle se prénomme Dora. Quant à l'autre, doux dingue sympathique, poète sur les bords mais avant tout grand amoureux, c'est Guido.

Le film sortira en novembre. On en parlera plus longuement au moment de son lancement. Mais ceux qui l'ont déjà vu admettent que Benigni y a réussi tout un tour de force. Cet exploit, c'est d'être parvenu à parler de l'Holocauste à partir d'un point de vue comique et ce, d'une manière telle que personne ne puisse, à moins d'être de mauvaise foi, remettre en cause la démarche et le point de vue du réalisateur.

Encore ébranlé par le succès, le plus gros jusqu'ici de toute sa carrière, obtenu en Italie où il n'a été supplanté que par *Titanic*, Beni-

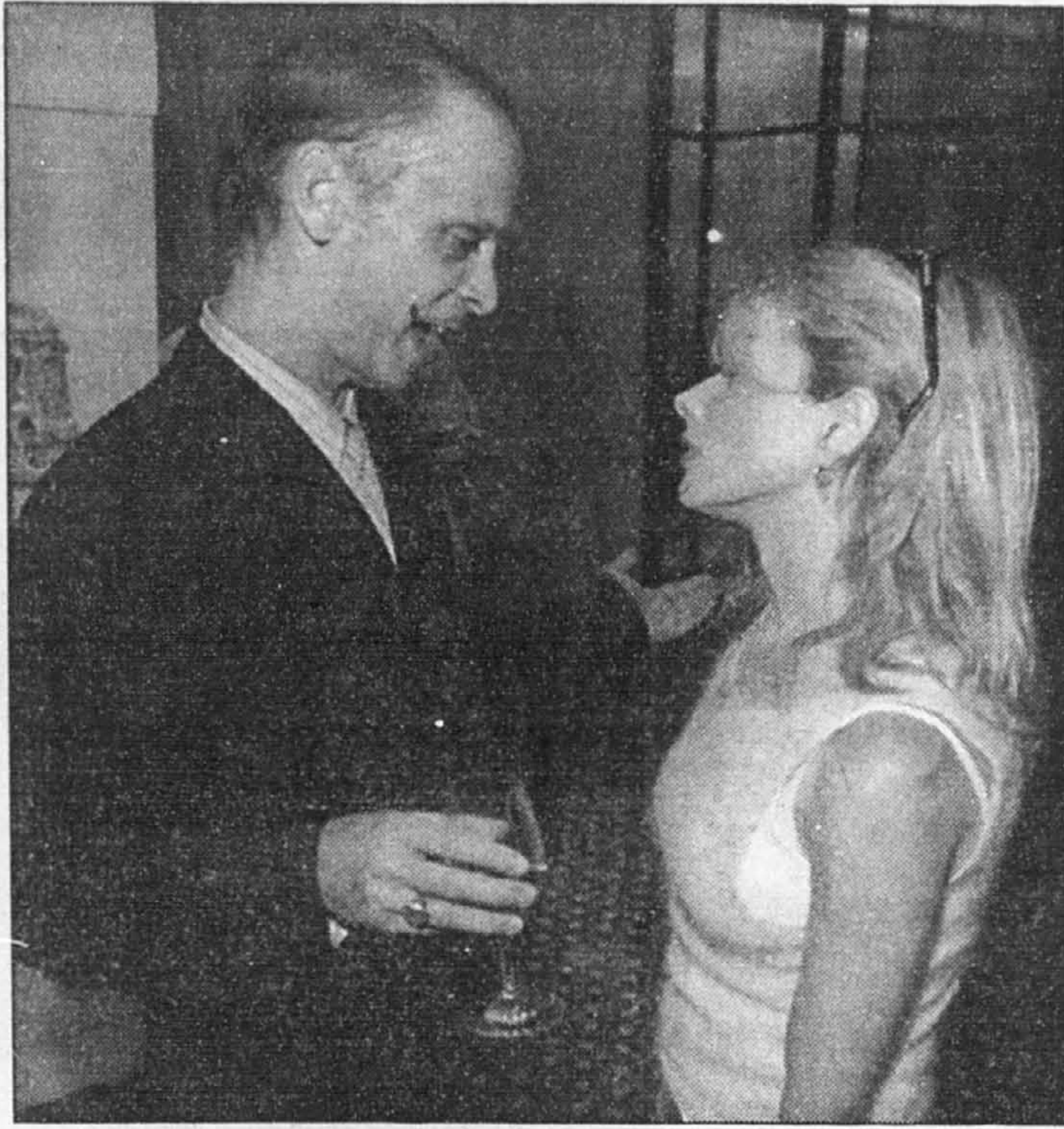


PHOTO PC

Parmi les personnalités hollywoodiennes qui ont rencontré les journalistes, hier à Toronto, le réalisateur John Waters, qui s'entretient ici avec la comédienne Helen Slater.

gni, depuis Cannes, parcourt les festivals à travers le monde. Il est allé présenter *La vita è bella* jusqu'en Israël. Interrogé sur la réaction du public là-bas, il a admis: « Si le silence peut être une qualité, le silence de la salle en Israël était d'une qualité exceptionnelle. »

Il a également précisé que l'histoire de son film lui avait été inspi-

rée par son père. D'abord soldat, celui-ci avait été recyclé dans un camp de travailleurs après l'invasion de la Sicile par les Américains. Il s'agissait bel et bien, dit-il, d'un camp de concentration. Il n'y avait pas de chambre à gaz. Personne n'y fut exterminé mais, si on veut résumer vite ce que fut la vie de cet homme à l'époque, ça n'était pas

vraiment la joie. À son retour, après deux ans dans ce camp, il ne pesait plus que 35 kilos. Un squelette, quasiment, se souvient Benigni.

« Sa manière de nous raconter, moi et mes trois sœurs, ce qu'il avait vécu, ressemble un peu à ma relation avec le petit garçon dans le film, ajoute le metteur en scène. Il essayait de ne pas trop nous effrayer avec cette histoire. Ma mère, elle, craignait beaucoup qu'on développe des frayeurs. Elle lui disait: raconte-leur donc ce bout drôle quand le policier est tombé au milieu du camp. Et alors, il a entrepris de nous faire rire avec cette histoire. Mes sœurs et moi, on riait beaucoup à l'imiter, lui qui ressemblait à un squelette ambulatoire. Mon père aussi, au bout d'un moment, s'est mis à rire de tout ça. C'est à partir de ce moment-là qu'il a cessé de faire des cauchemars toutes les nuits. »

L'acteur-metteur en scène qui, plus souvent qu'autrement, s'amuse à faire le bouffon, m'a paru fort sage, sinon sérieux, pendant cette demi-heure consacrée à notre groupe de journalistes. Il sort du tournage en France d'*Astérix* de Claude Zidi où il tient, aux côtés de Depardieu et de Christian Clavier, le rôle de Détritus, le vilain de l'histoire.

Et quand on lui a demandé ce qui lui avait inspiré son titre, *La Vie est belle*, il a cité spontanément Trotsky.

« Ce que j'admire chez lui, à part le fait que c'était un terroriste, c'est son intelligence. Il a vécu une vie horrible. Staline n'était pas un gars très gentil, vous savez. À la fin de son autobiographie, il a écrit: la vie est belle. Au milieu de toutes ces difficultés et de ces horreurs, cette phrase inattendue, ça m'a beaucoup touché. C'est finalement ce que j'aime dans ce titre: la simplicité. »

SPECTACLES

Salles de répertoire

CENT MILLE CHANSONS - FÉLIX LECLERC...EN PLEINE NATURE

Cinéma québécoise (salle Fernand-Séguin); 20 h.

CLASSIQUES DES ANNÉES 1970

Cinéma québécoise (salle Claude-Jutra); 17 h.

IL PLEUT SUR SANTIAGO

Cinéma québécoise (salle Claude-Jutra); 14 h.

MISÉRABLES (LES)

Cinéma du Parc (1); 16 h 30.

MODULATIONS

Cinéma Parallèle; 22 h 15.

PRIMARY COLORS

Cinéma du Parc (1); 19 h.

SEVEN YEAR ITCH (THE)

Cinéma québécoise (salle Claude-Jutra); 19 h.

SHALL WE DANCE?

Cinéma du Parc (1); 21 h 45.

SPIRALE (LA)

Cinéma québécoise (salle Claude-Jutra); 21 h.

TANGO LESSON (THE)

Cinéma du Parc (1); 14 h 30.

WHATEVER

Cinéma du Parc (2); 15 h, 17 h, 19 h 15, 21 h 15.

WILD MAN BLUES

Cinéma Parallèle; 15 h 30, 17 h 45, 20 h.

X-FILES (THE)

Cinéma Décarie (1); 16 h 45, 19 h 15.

Cinéma du Parc (3); 14 h 30, 16 h 45, 19 h 15, 21 h 30.

IMAX

IMAX (Vieux-Port de Montréal)

EVEREST et ACROBATES DU CIEL:

10 h 15, 14 h 15, 16 h 15, 18 h 15, 20 h 15 (version française);

12 h 15, 22 h 15 (version anglaise)

IMAX LES AILES (Mail Champlain, 2153, Boul. Lapinière, Brossard)

PINGUINS ET CIE

Lun., mar.: 19 h 15; mer., jeu., ven.: 13 h 15, 19 h 15; sam., dim.: 13 h 15, 19 h 15.

NEW YORK AU FIL DU TEMPS

Lun., mar.: 20 h 30; mer., jeu., ven.: 14 h 30, 20 h 30; sam., dim.: 14 h 30, 16 h 45, 20 h 30.

L5 CITÉ DE L'ESPACE

Lun., mar.: 21 h 30; mer., jeu., ven.: 15 h 30, 21 h 30; sam., dim.: 15 h 30, 18 h 21 h 30.

Musique

ÉGLISE SAINT-PIERRE-APÔTRE

Jean Ladouceur, organiste. Buxtehude, Franck; 9 h 45.

Théâtre

THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE (Place des Arts)

Le Miroir aux tartuffes, de Jean-Claude Germain. Avec Denis Bouchard, Pierre Curzi, Jean-Claude Germain, Sylvie Gosselin, Dominique Lamy, Sylvie Legault, Jean-Denis Lévesque, Normand Lévesque, Jacques L'Heureux, Hélène Mercier et Kristin Molinar. Du mar. au ven., 20 h; sam., 16 h et 20 h 30.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT (4664, St-Denis)

Encore une fois, si vous le permettez, de Michel Tremblay. Mise en scène d'André Brassard. Avec Rita Lafontaine et André Brassard; 20 h.

SALLE FRED-BARRY (4353, Ste-Catherine E.)

Le Pendu vous salue bien ou François de Montcorbier, dit François Villon, de Marc Gooris. Mise en scène de Jean-Pierre Laruche. Avec Marc Gooris, Dorothee Lambinon et Jean-François Warmoes; 20 h 30.

ESPACE LIBRE (1945, Fullum)

Elyse 11. Mise en scène de Diane Dubeau. Production du Théâtre de la nouvelle lune; 20 h 30.

LA LICORNE (4559, Papineau)

Quelques Humains, de Pierre-Michel Tremblay. Mise en scène de Marie Charlebois. Avec Christian Bégin, Patrice Coquereau, Marie Charlebois, Pier Paquette et Isabelle Vincent. Du mar. au sam., 20 h; mer., 19 h.

USINE C (1345, av. Lalonde)

Icaro, de et avec Daniele Finzi Pasca. Présentation du Teatro Sunil (Suisse); 20 h.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI (3900, St-Denis)

Nocturne, de Pan Bouyoucas. Mise en scène de Serge Denoncourt, avec Christian Brisson Dargis, Han Masson et Igor Ovadis; 20 h.

Variétés

L'OURS QUI FUME (2019, St-Denis)

Skip Bey; 20 h.

P'TIT BAR (3451, St-Denis)

Jacques Rochon chante Reggiani, Vian; 22 h 30.

LES BEAUX ESPRITS (2073, St-Denis)

Match d'improvisation avec la Ligue des Cravates; 20 h 30.

BIDDLE'S (2060, Aylmer)

Richard Parris; dès 20 h.

CAFÉ SARAJEVO (2080, Clark)

Trio Michael Wulf; 21 h.

LE SOFA (451, Rachel E.)

Atomic Cocktails; 22 h.

KOJI'S KAZEN (4120, Ste-Catherine O.)

Billy Kerry; dès 21 h.

PUB ST-PAUL (124, St-Paul E.)

Groupe Rick et Loulou Hughes; dès 21 h.

LION D'OR (1676, Ontario E.)

Julie Fontaine, Marie-Pierre Lippens, Delphine Mantha, José-Luis Perez, Caroline Planté, Marcot Marin et Marin Saint-Pierre; 20 h.

Le musée Van Gogh ferme ses portes

Associated Press

AMSTERDAM

Avis aux touristes: le célèbre musée Van Gogh d'Amsterdam vient de fermer ses portes pour une durée de neuf mois, laps de temps nécessaire à la rénovation du bâtiment qui n'a pourtant que de 25 ans.

Mais il faut dire qu'il avait été construit pour accueillir 60 000 visiteurs par an, alors qu'ils étaient plus d'un million l'an dernier pour admirer les oeuvres du peintre hollandais.

Outre les travaux de réfection, les conservateurs ont injecté environ 30 millions de dollars de plus pour la construction d'une nouvelle aile.

La plupart des toiles (140) seront hébergées au Rijksmuseum voisin, tandis que 70 d'entre elles traverseront l'Atlantique pour une exposition à la National Gallery de Washington, à partir du 4 octobre, avant de se rendre au Los Angeles County Museum of Art. Le musée Van Gogh rouvrira ses portes fin mai 1999 avec notamment une exposition consacrée à Theo van Gogh, frère du peintre mais aussi collectionneur et marchand d'art.

CINÉMA

LES CINÉMAS FAMOUS PLAYERS

ÉCRAN GÉANT QUALITÉ DU SON GRANDE DIFFÉRENCE

REPRÉSENTATIONS AVANT 18h00

5.00 LUN. à VEN. **6.50 SAM. - DIM.**

Sauf jours fériés et jours fériés

5.00 TOUTE LA JOURNÉE **MERCREDI 5.00: TOUTE LA JOURNÉE**

F.P.8. POINTE-CLAIRE, VERSAILLES, LAVAL, ANGRIGNON et F.P.8. GREENFIELD PARK

HORAIRES DU 13 au 17 SEPTEMBRE **INFO-FILM: 866-0111** **www.famousplayersmovies.com**

Cinéma **FAMOUS PLAYERS 8 Pointe-Clare** 185 Boul. Hymus 697-8095

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

✓ROUNDERS (SAC)
1:00 1:45 3:45 4:40-6:45-7:25 9:15 9:55

✓ARMAGEDDON (G) 12:55 3:55 6:50 9:45

✓SIMON BIRCH (G) 1:10 4:15 7:10 9:40

✓RETURN TO PARADISE (13) 4:50 7:30 9:50

✓PARENT TRAP (G) 1:20 4:00

✓MULAN (G) 12:50 2:45

✓SAVING PRIVATE RYAN (13)
1:00 1:30 4:30 5:00 8:00 8:30

DÈS LE 18 SEPTEMBRE!

• HASARDS ou COINCIDENCES

• LET'S TALK ABOUT SEX

ET LE 25 SEPTEMBRE!

• RONIN Robert DeNiro

PARISIEN 866-3856
480, rue Ste-Catherine O.

PETITS DESORDRES AMOUREUX (13+) 3:40 7:15 9:40

L'HOMME (13+) 12:20 2:45 7:20 9:35

L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES CHEVAUX (G) 1:30 5:00 8:15

MULAN V.F. (G) 1:15

ARMAGEDDON V.F. (G) 12:15 3:30 6:20 9:25

✓HASARDS OU COINCIDENCES (G) 12:30 1:00 3:30 4:00 6:30 7:00 9:30 10:00

MAUVAIS ŒIL (G) 1:45 4:15 7:05 9:50

CENTRE EATON 985-5730
705, Ste-Catherine O. (5e étage)

NEXT STOP WONDERLAND (G) 12:10 2:30 4:50 7:30 9:50

✓MULAN (G) 12:50

BILLY'S HOLLYWOOD SCREEN KISS (G) 12:00 2:10 4:30 6:50 9:10

✓NEGOTIATOR (13+) 12:30 3:40 6:40 9:30

✓AVENGERS, The (G) 12:20 2:40 4:40 7:10 9:20

WRONGFULLY ACCUSED (G) 12:40 2:50 5:00 7:20 10:00

✓WHY DO FOOLS FALL IN LOVE (G) 3:30 7:00 9:40

LOEWS 861-7437
954, rue Ste-Catherine O.

THE HORSE WHISPERER (G) 2:10 5:40 9:10

ARMAGEDDON (G) 12:20 3:15 6:30 9:40

✓SIMON BIRCH (G) 12:40 3:30 7:00 9:45

✓SAVING PRIVATE RYAN (13+) 1:00 4:30 8:40

✓SNAKE EYES (G) 12:10 2:30 5:00 7:30

ANGRIGNON 366-2463
7077, boul. Newman

MULAN (G) dim 1:20

✓THE HORSE WHISPERER (G) dim 1:10 4:30 8:20 lun-jeu 8:20

✓ARMAGEDDON (G) dim 12:25 3:30 6:40 9:40 lun-jeu 6:40 9:40

PARENT TRAP (G) dim 12:50 3:50

L'ATTRAPE PARENTS (G) dim 12:40 3:40

THE MASK OF ZORRO (G) 6:45 9:30

SMALL SOLDIERS (G) dim 1:30

✓SAVING PRIVATE RYAN (13+) dim 1:15 4:45 8:05 lun-jeu 8:05

✓HASARDS OU COINCIDENCES (G) dim 1:00 4:00 7:00 9:30 lun-jeu 7:00 9:30

✓SNAKE EYES (G) dim 1:40 4:10 7:10 9:25 lun-jeu 7:10 9:25

LETHAL WEAPON 4 (13+) dim 4:00 6:55 9:50 lun-jeu 6:55 9:50

✓NEGOTIATOR (13+) dim 12:30 3:20 6:50 9:45 lun-jeu 6:50 9:45

✓WRONGFULLY ACCUSED (G) dim 4:10 7:20 9:20 lun-jeu 7:20 9:20

WHY DO FOOLS FALL IN LOVE (G) 7:05 9:35

VERSAILLES 353-7880
Place Versailles

BLADE (16+) dim 12:50 3:30 7:10 9:45 lun-jeu 7:10 9:45 9:15 9:50

✓ROUNDERS (SAC) dim 12:30 3:10 7:15 9:50 lun-jeu 7:15 9:50

MULAN V.F. (G) dim 1:15

✓ARMAGEDDON V.F. (G) dim 12:15 3:25 6:45 9:35 lun-jeu 6:45 9:35

L'ATTRAPE PARENTS (G) dim 1:00 4:00

✓HASARDS OU COINCIDENCES (G) dim 12:45 3:40 7:00 9:40 lun-jeu 7:00 9:40

MAUVAIS ŒIL (G) dim 3:20 7:30 9:40 lun-jeu 7:30 9:40

LES CINÉ-LUNDIS **2 pour 1 DES AÎNÉS** **AVEC UN COUPON DE PHARMAPRIX POUR LES 55 ANS ET PLUS**

RECHERCHE COMPAGNON DE CHAMBRE. POUR UN TEMPS LIMITÉ SEULEMENT

DEAD MAN ON CAMPUS

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS DORVAL Consultez le guide horaire de FAMOUS PLAYERS

«MAGIQUE... ENCHANTEUR...»

DREW BARRYMORE FAIT BATTRE LES CŒURS

«À TOUT JAMAIS» EST VRAIMENT TRÈS SPÉCIAL

«À TOUT JAMAIS EST L'UN DES DÉLICES IMPRÉVUS DE L'ÉTÉ»

«LA VERSION DE CENDRILLON ATTENDUE DEPUIS LONGTEMPS»

DREW BARRYMORE ANJELICA HUSTON

À TOUT JAMAIS

www.iamovie.com

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS!

MARIE A VRAIMENT UN JE-NE-SAIS-QUOI

«Le film le plus drôle de la décennie.»

«Les rires les plus grands et les plus osés de l'été. Vous n'en croirez pas vos yeux.»

«Invitez votre chiro, si vous le pouvez, car vous allez rire à vous faire mal.»

marie a un je-ne-sais-quoi

www.aboutmary.com

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS!

VAN DAMME COUP DUR

version française de KNOCKOFF

PERSONNE NE PEUT LE REMPLACER

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS!

1000

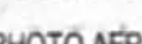
Au cours de sa conférence de presse qui se tenait dans l'immense salon du Casino, il a commenté les derniers développements de l'affaire Monica Lewinsky : « J'espère que nous ne sommes pas en train d'assister à une tragédie. » Le comédien s'est déclaré très choqué par la diffusion sur Internet du rapport du procureur indépendant Kenneth Starr. « On va laisser se propager des accusations graves sans que la personne principalement mise en cause puisse réagir », a-t-il dit tout en épingleant le président américain. « Chacun sait que je soutiens Bill Clinton

Parlant de cinéma, Michael Douglas a affirmé que, contrairement à sa partenaire d'alors, Shar, n Stone, il n'envisageait pas de donner une suite à *Basic Instinct* : « Il est normal que Sharon en ait manifesté l'envie, c'est le film qui en a fait une star, en ce qui me concerne je ne vois pas ce qu'une suite pourrait apporter au film de Paul Verhoeven. On a fait le tour de la question. Je n'y vois aucun intérêt, si ce n'est sur le plan financier. »

Évoquant *Meurtre parfait* d'Andrew Davis,

Producteur à succès (*Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *Le Syndrome chinois*, *Face Off...*), Michael Douglas ne désire pas pour autant passer à la réalisation : « C'est beaucoup de travail et de responsabilités, je suis trop paresseux pour cela. L'avantage d'être acteur, conclut-il, c'est que cela autorise l'adulte que je suis à continuer à faire l'enfant. Et qu'en plus je suis payé pour le faire. »

Meurtre parfait, sorti il y a 12 semaines aux États-Unis, y a réalisé à ce jour 70 millions dollars de chiffre d'affaires.



Parmi les personnalités accourues à Deauville : le comédien espagnol Antonio Banderas et l'actrice galloise Catherine Zeta Jones, venus faire la promotion du film *Le Masque de Zorro*.

CLAUDE GINGRAS

Le directeur Luis Grinhaus, natif d'Argentine, a déjà glissé du Piazzolla à ses concerts. Hier soir, il proposait un programme entièrement composé de musique de son pays d'origine, avec la création d'une oeuvre commandée au compositeur Juan Carlos Cirigliano et jouée en première audition en fin de programme, en présence de l'auteur et de sa femme venus d'Argentine pour l'occasion.

Ginastera mis à part, et encore grâce à quelques titres seulement, on ne connaît pas de compositeurs argentins susceptibles d'occuper une place importante dans l'histoire. Le programme de MCM laissait d'ailleurs entendre qu'une telle chose n'existe pas. Ce que nous avons entendu hier soir tournait autour du tango ou se ramenait à des sous-produits de musiques européennes, à des variations sur des thèmes folkloriques, voire à des chansonnettes prenant des airs de grande musique.

Il n'y a pas lieu de s'attarder sur telle oeuvre ou même tel mouvement d'oeuvre. Tout, dans ces quelque deux heures de musique (v

Mais la réaction de l'auditoire justifie MCM d'avoir monté un tel programme. La soirée fut d'ailleurs sympathique, M. Grinhaus invitant à la fin M. Cirigliano à monter sur scène pour l'accompagner au piano.

MUSICA CAMERATA MONTRÉAL. Luis Grinhauz et Myriam Pellerin, violonistes, Steven Larson, altiste, Leo Grinhauz, violoncelliste, Denis Bluteau, flûtiste, et Berta Rosenohl, pianiste. Samedi soir, Redpath Hall de l'université McGill. (Radiodiffusion : CBF-FM, 12 oct., 20 h.)

Programme :
« Poema del pastor coya », pour flûte et piano - Angel Lasala
Sonatine pour violon et piano - José Gil
« Dos aires populares » : Vidalitay, Gato », pour quatuor à cordes - Emilio Napolitano
« Le Petit Tango », pour violoncelle et piano - Cachó Tirao
« La Milonga del Angel » et « La Muerte del Angel », pour violon, violoncelle et piano - Astor Piazzolla
« Sara Targo », pour piano et quatuor à cordes - José Bragato
« Imágenes », pour flûte, piano et quatuor à cordes - Juan Carlos Cirialiano

Pour un offre d'emploi appelez (450) 961-9214

PV PRE-VENTE
ACHAT DE BILLETS
3 JOURS A L'AVANCE

 SON DIGITAL

PRIX DE GROUPES DISPONIBLES
RENSEIGNEZ-VOUS AU CINEMA LE PLUS PRES DE CHEZ VOUS

Les concerts du parc La Fontaine

SOUVENIRS, SOUVENIRS



Pierre Vennat

Barbara et le poème de ses chansons

■ Claude Gingras, qui lui demandait pourquoi elle chantait surtout des chansons d'amour, Barbara répondit il y a trente ans (14 septembre 1968), que c'était parce que, pour elle, c'était le seul sentiment qui importait. Elle ajouta également qu'elle chantait surtout au piano parce que c'était au piano surtout qu'elle écrivait. « Je suis incapable de chanter ces chansons sans le piano, parce que c'est au piano que je les ai écrites. Les quatre chansons que je chante debout, je les ai pensées loin de mon piano. » Bref, ce piano serait comme le prolongement, en scène, de son travail de composition. « Comment j'écris... je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je ne fais pas les paroles d'abord et la musique ensuite. Les deux viennent en même temps. Je serais incapable de « mettre de la musique » sur des poèmes déjà existants. Les poèmes de mes chansons sont déjà, en eux-mêmes, de la musique. Du moins, je le pense. Je dirais même que les poèmes de mes chansons ne se tiennent pas sans la musique. Comment dire : la musique est déjà là, dans les poèmes. C'est un tout. Poème et musique sont inséparables l'un de l'autre. »

30 000 jeunes au super spectacle du parc Jarry

■ Trente mille personnes, environ, se sont rendues au parc Jarry, le samedi soir 9 septembre 1978, pour assister à *Sur le gazon, sous les étoiles*

en ville, super spectacle qui réunissait Jocelyn Bérubé, Geneviève Paris, Jim et Bertrand, Raoul Duguay, Zachary Richard, Harmonium, Octobre et Garolou. Et, d'écrire Pierre Beaulieu le lundi suivant, nul doute que les organisateurs auraient atteint leur objectif de 40 000 spectateurs si le temps avait été plus doux. Mais c'était vraiment glacial. « Bien sûr, ce sont tous des artistes, mais on ne vient pas ici que pour le spectacle. On vient fêter, on vient danser, on vient s'amuser avec le monde. C'est l'ambiance qui nous attire dans ce genre de show-là. Et puis tu peux voir huit artistes pour le prix de deux. C'est pas si mal. » Beaulieu ajoutait que, malgré les appréhensions de plusieurs, qui craignaient des accrocs techniques ou qui pensaient qu'il était impossible de créer une ambiance chaleureuse dans un endroit aussi vaste, *Sur le gazon, sous les étoiles*, en ville avait été impeccable, compte tenu qu'il s'agissait d'un spectacle en plein air et qu'on n'a pas la chance de roder ce genre de show avant de le présenter.

Otello à l'Opéra du Québec

■ Il y a vingt-cinq ans, Claude Gingras commentait la performance de l'Opéra du Québec qui venait de présenter *Otello* à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts : « Tout est bien en place (d'ailleurs, après des entractes aussi longs, il est normal que chaque acte se déroule sans accroc), mais il

manque encore à cet *Otello* cette fusion absolument parfaite entre le chant, le jeu dramatique, les mouvements scéniques et l'orchestre, et qui fait de l'opéra un art si total ; il manque aussi ce feu dévorant qui caractérise le chef-d'œuvre de Verdi. » Gingras expliquait plus loin que « sur la scène, on sentait les chanteurs encore préoccupés du geste à faire au bon moment, on les voyait non encore parfaitement libres de leurs mouvements, et je crois que la mise en scène de Peter Potter (qui nous vient du Old Vic et du Covent Garden) est en partie responsable de ce malaise », mais, ajoutait-il, déjà cependant — et il faut le dire — l'*Otello* de l'Opéra du Québec est fort bon, surtout d'un point de vue vocal. »

Mort du dernier des frères Warner

■ Jack, le dernier survivant des quatre frères fondateurs des célèbres studios de cinéma Warner Brothers, a succombé dans la nuit du 9 au 10 septembre 1978 à une crise cardiaque à Los Angeles. « Avec Jack Warner disparaît le dernier représentant de cette race de producteurs légendaires qui firent Hollywood et donnèrent au septième art la dimension mondiale qui est la sienne », pouvait-on lire dans *La Presse* du lundi. Jack Warner avait dirigé les studios de 1912 à 1967 et avait été pendant un demi-siècle le principal artisan de la production de films innombrables de qualité extrêmement variable. Il fut aussi à l'origine de la carrière de vedettes nombreuses comme Errol Flynn, Betty Davis,

Jack Carson et de l'ancien président américain Ronald Reagan. « Pour ceux qui travaillaient sous ses ordres à la Warner Brothers, Jack Warner était un homme aussi redoutable qu'admirable. Un de ses acteurs le décrivait volontiers comme un faiseur de stars et d'ulcères, mais il était avant tout un homme d'affaires qui s'écria un jour, durant le tournage du *Tésor de la Sierra Madre* dans les montagnes du Mexique : « Si cette bande de sa-lauds ne trouve pas de l'eau rapidement, je vais finir ruiné. »

Les 80 ans de « Momo »

■ Le 12 septembre 1968, le tout Paris fêtait, au Lido, les 80 ans de Maurice Chevalier, rentré l'avant-veille d'une tournée d'adieux en Amérique. Dans un décor de ballons, orné du fameux canotier, le héros de la soirée, assis entre Claudette Colbert, qui fut une de ses grandes amies au temps de Hollywood, et Mireille Mathieu, en robe bleue, avait également à sa table René Clair, de l'Académie française, Noël Coward, Curd Jurgens et Hervé Alphand, secrétaire général du Quai d'Orsay, et de nombreux acteurs dont Jean-Claude Brialy, Annie Girardot, Ludmilla Tchérina, ainsi que Jean Piat, Michel Duchaussoy et Myriam Colombi de la Comédie-Française. Après la revue du Lido, un spectacle Son et lumière a évoqué toutes les étapes de la vie de Maurice Chevalier qui, à une heure du matin, souffla les 80 bougies du gigantesque gâteau, tandis que toute l'assistance, à qui avaient été distribués des canotiers, adressait le « coup de chapeau » à Momo.

Faute de pain, les jeunes Moscovites ont du théâtre

Agence France-Presse
MOSCOU

Un théâtre moscovite pour enfants a décidé d'offrir des spectacles gratuits pour aider les Russes à faire face à la crise financière, a annoncé la chaîne de télévision RTR.

Le célèbre théâtre d'animaux Dourov — pour les tout petits — a décidé que ses spectacles seraient gratuits durant un certain temps.

La télévision russe a également diffusé un reportage sur les paysans de Iaroslavl

qui refusent d'augmenter les prix de leurs légumes. « Les gens n'ont pas d'argent pour payer plus cher », a simplement expliqué une femme qui vendait ses carottes à des prix dérisoires alors que le rouble a perdu 62,9 % de sa valeur depuis la mi-août.

Ces jours-ci, la même chaîne de télévision a cité un producteur de pain de la région de l'Oural annonçant qu'il n'augmenterait pas les prix « quelle que soit la chute du rouble ».

« Reste à savoir si les gens resteront généreux aussi longtemps que dureront les querelles au plus haut niveau du pouvoir politique », commentait le journaliste de la chaîne.



LPTPS AFP

Le comédien-producteur Warren Beatty, accompagné de son épouse, l'actrice Annette Bening, a participé au Festival de Venise pour y faire la promotion de son film *Bulworth*.

La Mostra tire ses derniers feux sur un plateau d'étoiles franco-américain

Agence France-Presse
VENISE

Avec Catherine Deneuve et Jean Reno, Robert DeNiro et Warren Beatty, étoiles d'un plateau franco-américain, la Mostra a tiré ses derniers feux, hier, tandis que les pronostics allaient bon train sur la chasse au Lion d'or.

Satire jubilatoire et salubre de la politique américaine, *Bulworth*, de et avec Warren Beatty, et *Place Vendôme*, de Nicole Garcia, portrait d'une femme blessée (Catherine Deneuve) sur fond d'intrigue policière dans le milieu des diamantaires, ainsi que les *Les Amants du cercle polaire*, de l'Espagnol Julio Medem, étaient les derniers des vingt films en compétition présentés à Venise.

Les deux monstres sacrés, Warren Beatty, longtemps sex-symbol de Hollywood, et Catherine Deneuve, la *Belle de jour* de Luis Buñuel (Lion d'or à la Mostra en 1967), jamais primée à Venise, feraient un beau couple pour les prix d'interprétation dans le palmarès qui sera annoncé aujourd'hui.

Sortie depuis plus de trois mois aux États-Unis mais inédite en Europe, *Bulworth*, comédie hilarante et provocante sur les mensonges cyniques des politiciens, rythmée par du hip hop, tombe en pleine actualité avec le scandale qui risque d'entraîner la chute du président Bill Clinton. À la veille des élections, le sénateur John Bulworth, libéral qui a retourné sa veste, est en pleine dépression et ne croit pas un mot des slogans qu'il répète inlassablement. Suicidaire, il prend une assurance sur la vie et contacte un intermédiaire chargé d'engager son assassin.

N'ayant plus rien à perdre, *Bulworth* commence à appeler un chat, un chat et à dire ses quatre vérités, devant ses assistants horrifiés et des auditoires médusés, des ghettos noirs

aux milliardaires de Beverly Hills. Mais sa liberté retrouvée et la rencontre de Nina (*Halle Berry*), une jeune Noire, lui redonne goût à la vie... Warren Beatty, le Clyde d'*Arthur Penn* (*Bonnie and Clyde*), le McCabe de Robert Altman (*McCabe and Mrs Miller*), le réalisateur de *Reds*, signe une farce politique tragique dans laquelle il se livre à un extraordinaire numéro de politicien/rappeur.

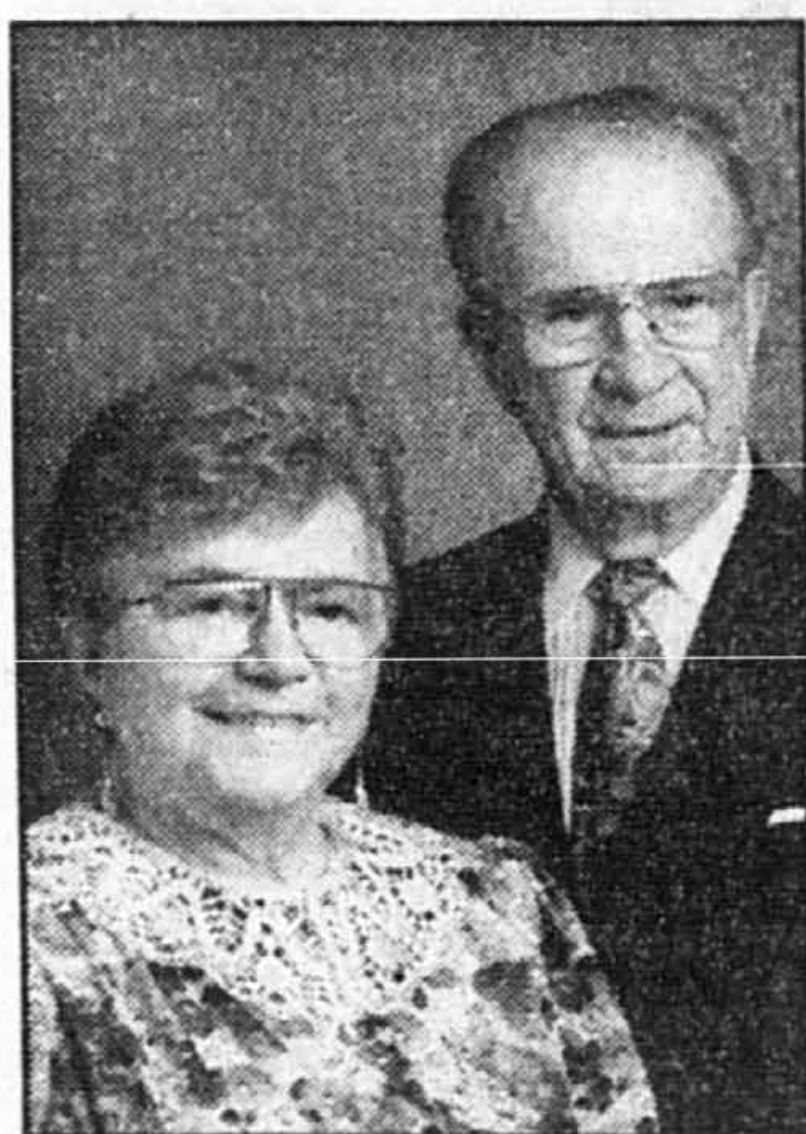
La star, qui a écrit, réalisé, joué et produit ce film, dresse un tableau lucide des laissés-pour-compte d'une société raciste, de la misère des ghettos, privés d'espoir et livrés au crack, et épingle féroce-ment au passage les argentiers d'Hollywood, bien que *Bulworth* soit distribué par l'un des « majors », la 20th Century Fox.

Nicole Garcia, l'une des deux seules femmes de la compétition, offre avec *Place Vendôme*, son troisième film en tant que réalisatrice, un très beau rôle à Catherine Deneuve/Marianne, l'itinéraire d'une femme au bout du rouleau, qui a sombré dans l'alcool pour oublier un douloureux secret.

Le suicide de Vincent, son mari joaillier, menacé de faillite, une sombre histoire de vols de diamants, dans lequel est impliqué celui qu'elle a aimé et qui l'a trahie (Jacques Dutronc), la rencontre de Nathalie (Emmanuelle Seigner), sa jeune rivale qui ressemble à ce qu'elle fut dans sa jeunesse, vont redonner à Marianne, l'ancienne courtière, l'envie de se battre...

« C'est une femme victorieuse », a déclaré la star. Catherine Deneuve se laisse aller, comme elle l'a rarement fait, pour incarner les diverses facettes de cette Marianne, fatiguée, brisée, qui retrouve l'apaisement et le goût de vivre. Nicole Garcia a tissé une trame policière, évoquant la mafia russe, dans le monde « romanesque et secret » des diamantaires, de la place Vendôme au syndicat de Londres et à la Bourse d'Anvers.

Célébrités...



PAUL BERGERON

50^e anniversaire de naissance
Et non, ce n'est pas la nécrologie mais bel et bien la continuité de la fête. Bons 50 ans à Paul Bergeron de la pharmacie Bergeron & Jutras de Longueuil.

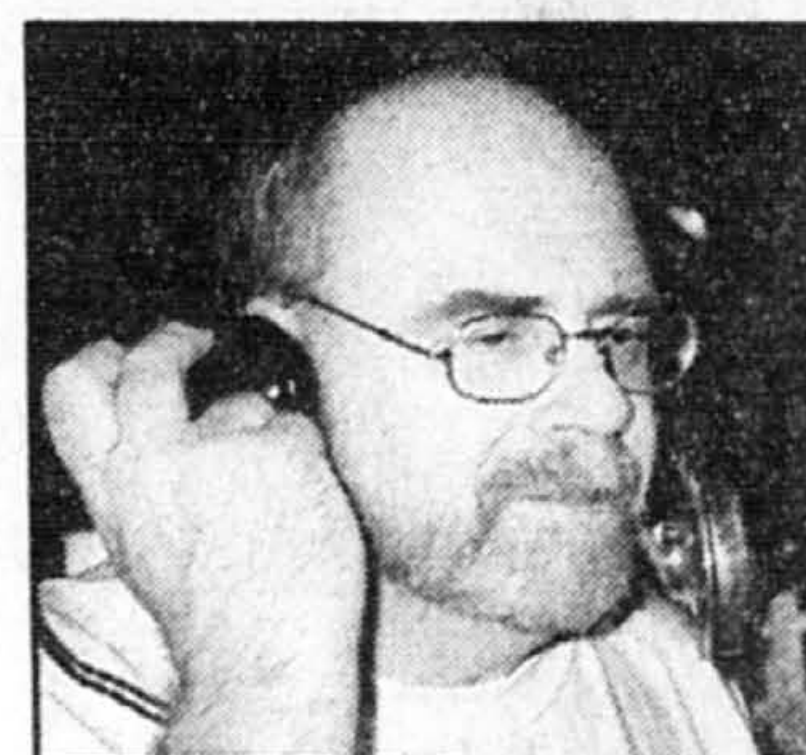
Pauline, Francine et Normand

Soixantième anniversaire

Félicitations à Gracia Gravel et Roméo Lapointe qui unissaient leur destinée à Saint-Prospère, le 12 septembre 1938, il y a déjà 60 ans.

Pour vos enfants: Gaétan, Guy, René, Lorraine, Céline, Marc, leur conjoints et enfants, vous êtes une source d'inspiration et un modèle d'amour, de bonheur et de joie de vivre.

Nous vous souhaitons la santé et de nombreuses années auprès de nous.



50^e anniversaire

Le 11 septembre 1948, il y a donc 50 ans, Paulette Major et Paul-Emile Quintal, alors employés de la compagnie J.J. Joubert Ltée, unissaient leurs cœurs pour la vie à l'église Saint-Ambroise de Montréal. De cette union devaient naître 6 enfants et 16 petits-enfants. L'anniversaire de cet événement a été célébré récemment avec la famille et leurs proches. Félicitations aux heureux époux!

Célébrités...

Pour plus de renseignements

285-6999 ou 285-7274

La Presse

Appels interurbains sans frais: 1 (800) 361-5013